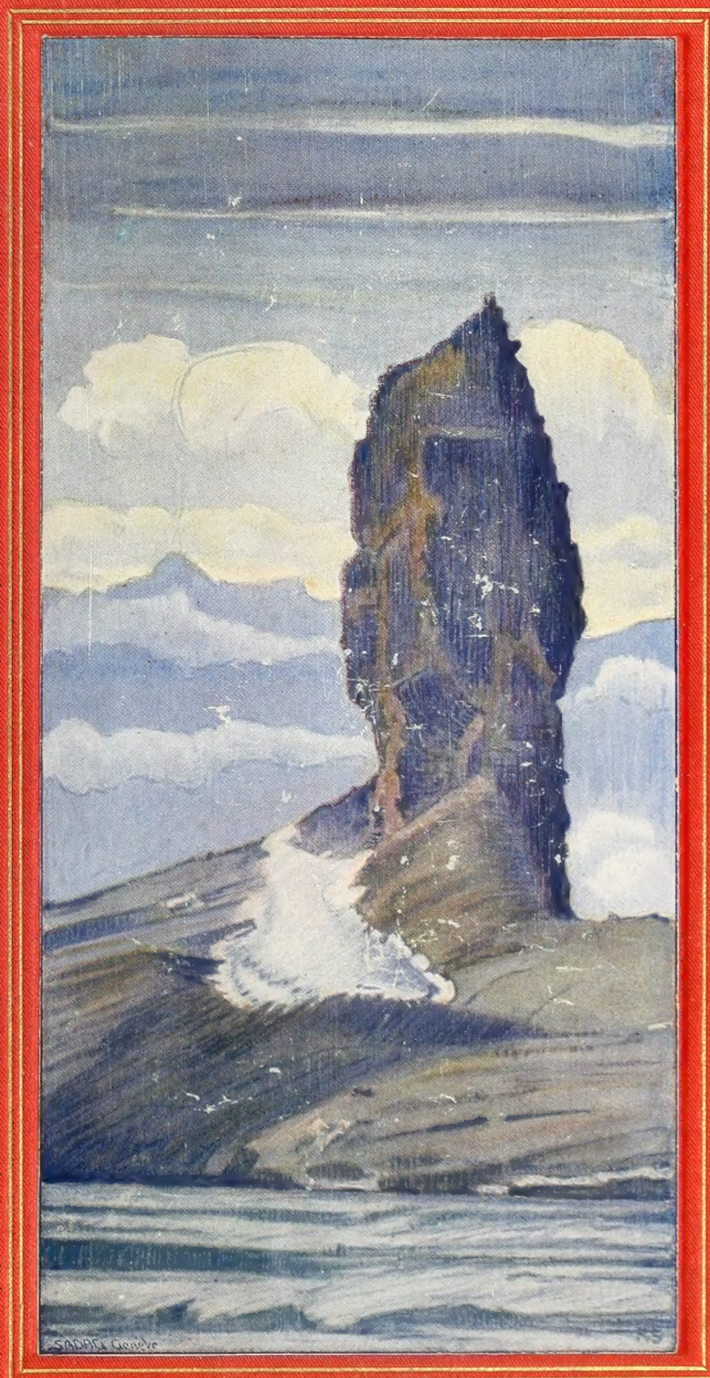


LES ALPES VAUDOISES

ILLUSTRATIONS PAR F. BOISSONNAS



TEXTE PAR AUG. VAUTIER





LES

ALPES VAUDOISES

Impression du texte

par GEORGES BRIDEL & Cie A LAUSANNE

et des illustrations

par la SOCIÉTÉ ANONYME DES ARTS GRAPHIQUES A GENÈVE

Collaborateur :

M. ROD. SCHLEMMER *pour l'arrangement artistique des illustrations et de la couverture.*

LES ALPES VAUDOISES



Illustrations par Fréd. Boissonnas

Texte par Aug. Vautier



LAUSANNE

GEORGES BRIDEL & Cie ÉDITEURS

—



A mon cher père

M. Armand Vautier

je dédie ces lignes qu'il m'a mis à même d'écrire.

AVANT-PROPOS



A Monsieur Frédéric Boissonnas.

Dans ces lignes, j'aurais aimé à réserver une place aux souvenirs intimes et personnels que j'ai remportés des courses faites en votre bonne compagnie. J'aurais alors raconté vos démêlés avec les taureaux fonçant sus à votre appareil braqué sur eux. J'aurais répété, pour l'édification du lecteur, les chansons de Daniel Baud-Bovy et les questions délicieusement naïves que vos enfants se posaient là-haut, sur le rocher d'Anzeindaz! Il est tant d'épisodes dont le récit aurait mis à ces pages une note de gaîté; qu'en pensez-vous, ami?

Mais aujourd'hui nous avons tout simplement à décrire les Alpes vaudoises. Le public veut voir la montagne, et non pas nous voir; force est donc de nous effacer. Il m'a été impossible, cependant, de me tenir complètement à l'écart: un guide ne doit-il pas s'encorder aux membres de sa caravane, tantôt en tête, tantôt en queue, pour les diriger ou les retenir? On ne me reprochera pas de l'avoir fait, puisque c'était mon devoir. Mais je m'attends à d'autres récriminations: la place qui m'a été octroyée par les éditeurs ne me permettait pas de m'arrêter également partout; parmi tant de sites, j'ai dû faire un choix, choix personnel et forcément arbitraire,... aussi, je crois entendre déjà les cris: « Comment? il

n'est pas question du pittoresque sentier de la Drausinaz? — On ne parle pas de mon petit Rachy, avec ses forêts où croissent, dissimulés dans les mousses, chanterelles, bolets et agarics délicieux? — Pas un mot des Collatels et de ces pentes qui font face à Gryon et dominent les Plans?... »

Hélas! oui, c'est ainsi. Il y a place pour tous dans la nature, mais non point dans nos pages.

Sans nous arrêter à ces détails, demandons à ce livre seulement ce qu'il peut nous donner, et remercions Messieurs Bridel d'avoir entrepris ce gros travail d'édition. Grâce à eux, nous aurons toujours sous les yeux ces Alpes que nous aimons, et dont vos clichés ont reproduit les traits avec autant d'art que de fidélité.

Si vous vouliez lire le texte, lisez surtout entre les lignes, et considérez-le plutôt comme un canevas sur lequel vous mettrez des dessins à votre guise, selon vos expériences et vos souvenirs. Dans les décors que j'ai plantés, chacun mettra la scène qu'il lui plaît.

Cordialement à vous.

A. V.

Lausanne, novembre 1907.



Nous devons à la bienveillance de M. Emile Busset, professeur à Lausanne, les vues des pages 93, 137 et 140.





Aux Diablerets.

Et nous aussi, sur la montagne,
Nous avons eu notre rayon,
Avec l'aurore pour compagne,
Et pour chemin le frais gazon!
J. Olivier.

INTRODUCTION

On lit parfois en quatrième page de nos journaux que telle commune interdit de laisser *divaguer les moutons*.

L'Etat n'a point encore appliqué cette mesure à l'homme, et le genre humain, pour son bonheur, poursuit ses divagations au travers du globe.

C'est en divaguant aussi, — il convient de le dire à qui veut gravir en notre compagnie les principaux sommets des Alpes vaudoises, — que l'on a rassemblé la matière de ces pages. Errant à l'aventure, de ci, de là, on a brouté quelques touffes de gazon dans chaque alpage, on s'est désaltéré à mainte source. Souvent encore, on s'est laissé guider par le caprice et non point par le sentier. La haute montagne nous apparaît comme un vaste chemin : libre à chacun d'y creuser son ornière où il l'entend.

Pour l'heure, nous érigeons en système ce manque absolu de méthode. Aussi

ces lignes auront-elles une tournure plus pittoresque que scientifique. Faute de place, et de compétence surtout, il ne sera question ni de botanique, ni de géologie.

Sans dédaigner cependant de cueillir à l'occasion sa gerbe de fleurs ou de détacher un cristal d'une paroi de rochers, on ira comme un simple alpiniste qui préfère la *varappe* aux grandes routes et n'attend pas d'être au sommet pour éprouver de véritables impressions de montagne.

On ne s'attardera pas non plus à décrire chaque cime, à détailler chaque point de vue. Mais, pour éviter de vaines redites, on choisira volontiers la partie la plus caractéristique d'un groupe d'Alpes, quitte à jeter un coup d'œil sur les hauteurs avoisinantes.





L'ALPINISME

Coup d'œil historique.

Au moment où l'on se propose d'aller, sac au dos, en quête de sensations nouvelles, il est juste de payer un tribut de reconnaissance à ceux qui ont développé en nous le goût de l'alpinisme. Par leur exemple, en effet, comme par leurs écrits, certains hommes disparus depuis longtemps déjà contribuèrent dans une large mesure à nous conduire à l'intelligence de la montagne.

La lecture de ces anciens auteurs fera naître sans doute plus d'un sourire de pitié : on s'étonnera des cris d'horreur qu'arrachait à nos devanciers la vue de ces beaux rochers dont l'ascension n'est plus qu'un jeu pour nous ; leurs exagérations paraîtront ridicules, aussi bien que leurs théories erronées trahiront à nos yeux leur ignorance en matière alpestre. Mais, patience ! « L'étonnement est le commencement de la science. » Ce mot d'Aristote justifie pleinement les premiers explorateurs qui furent, d'après l'expression de Conrad Morf, les *pionniers* [1] de l'alpinisme. Tous les amis de la montagne sauront gré de leur vaillance à ces hommes qui nous ont ouvert des horizons nouveaux et nous ont permis de pénétrer dans un monde resté jusqu'alors inexploré.

Fait intéressant à constater, les savants seuls ont fait la découverte de l'Alpe pittoresque, alors qu'elle n'inspirait ni peintre, ni poète. Et si quelques rimeurs se sont essayés jadis à décrire les beautés de la montagne, ils y ont lamentablement

[1] *Les pionniers du Club alpin*, par C. Morf. Lausanne, 1875. Rouge et Dubois.

échoue. « Chose bien curieuse, destinée étrange, dit R. Tœpffer, que l'homme qui a le mieux senti et fait comprendre les Alpes, le seul presque qui en ait fait passer le caractère et la grandeur dans son style, se soit trouvé un savant[1], un homme de baromètre et d'hygromètre, et que, parmi tant d'artistes, tant de poètes venus aux mêmes lieux pour chanter et peindre, pas un n'ait su l'égaler, l'approcher, même de loin. Et ce ne sont pas les essais qui manquent ; mais partout, et toujours, un enthousiasme de circonstance, des couleurs forcées, des traits faux ; sans compter



l'attirail du style, dit poétique, j'entends les oripeaux d'usage, l'inévitable apostrophe, l'épithète obligée, la métaphore si à craindre, et puis... et puis je ne sais quoi de touriste au fond. »

Au surplus, on ne saurait que s'en féliciter : en empêchant les véritables artistes de s'égarer dans un genre aussi factice, cet échec des premières tentatives poétiques assurait le développement ultérieur d'une vraie poésie alpestre, à base réelle, tout objective, et qui, pour être d'inspiration plutôt scientifique, ne fait pas moins appel à l'imagination. La poésie à prétention purement intuitive du début cédera le pas à

[1] Horace-Bénédict de Saussure.

une poésie empirique plus modérée d'expression, mais plus sincère, plus profonde aussi. Des impressions personnelles, des émotions de bon aloi remplaceront « l'enthousiasme de circonstance » et les clichés d'un style ampoulé. On ne devait pas cependant arriver du premier coup à ce résultat : un travail préalable de vulgarisation de l'Alpe s'imposait aussi bien que l'éducation du goût d'un public encore insensible aux beautés naturelles, et pour lequel la montagne, objet de terreurs superstitieuses, se dressait sur le monde, sévère et malveillante. La montagne !...



ce nom seul évoquait tout un monde d'images sinistres : c'est le lieu maudit où la tempête déchaînée au sein des ténèbres hurle parmi les rocs déchirés, siffle dans les déserts de glace et, répandant des semences de mort, poursuit sans relâche son œuvre de destruction. Messire Satanas hante volontiers ces solitudes redoutables où il convoque sa horde de démons. Là, durant certaines nuits également funestes aux hommes et aux bêtes des pâturages, se déroulent les rondes du sabbat auxquelles les sorcières et les illustres canailles de la terre prennent aussi leur part.

L'Alpe, on le voit, n'était pas en odeur de sainteté : effrayant tous ceux qu'elle ne laissait pas indifférents, elle attirait tout au plus quelques chasseurs de chamois

et certains chercheurs de plantes ou de cristaux que l'espoir d'un gain poussait à se hasarder au delà des alpages où les vachers paissent leurs troupeaux. Et ce sont précisement ces chasseurs qui serviront de guides aux botanistes, aux géologues et aux physiciens que leurs recherches scientifiques vont conduire sur des sommets vierges encore. Bientôt, en effet, des savants se mettent à parcourir la montagne ; indépendamment du but spécial auquel ils visent, ils ne laissent pas d'être charmés par le côté purement pittoresque de ces courses, et leurs écrits en portent la marque de plus en plus visible. Le champ d'explorations n'est pas très étendu : il ne comprend guère que le Jura, quelques vallées et les sommets des Préalpes. Quant aux hautes cimes, on ne songe point encore à les escalader, mais du moins on en parle sans répugnance, d'aucuns même avec admiration. De la pléïade des savants qui ont inauguré cette ère de découvertes alpestres nous retiendrons quelques noms seulement, les principaux, ceux qui nous touchent de plus près.

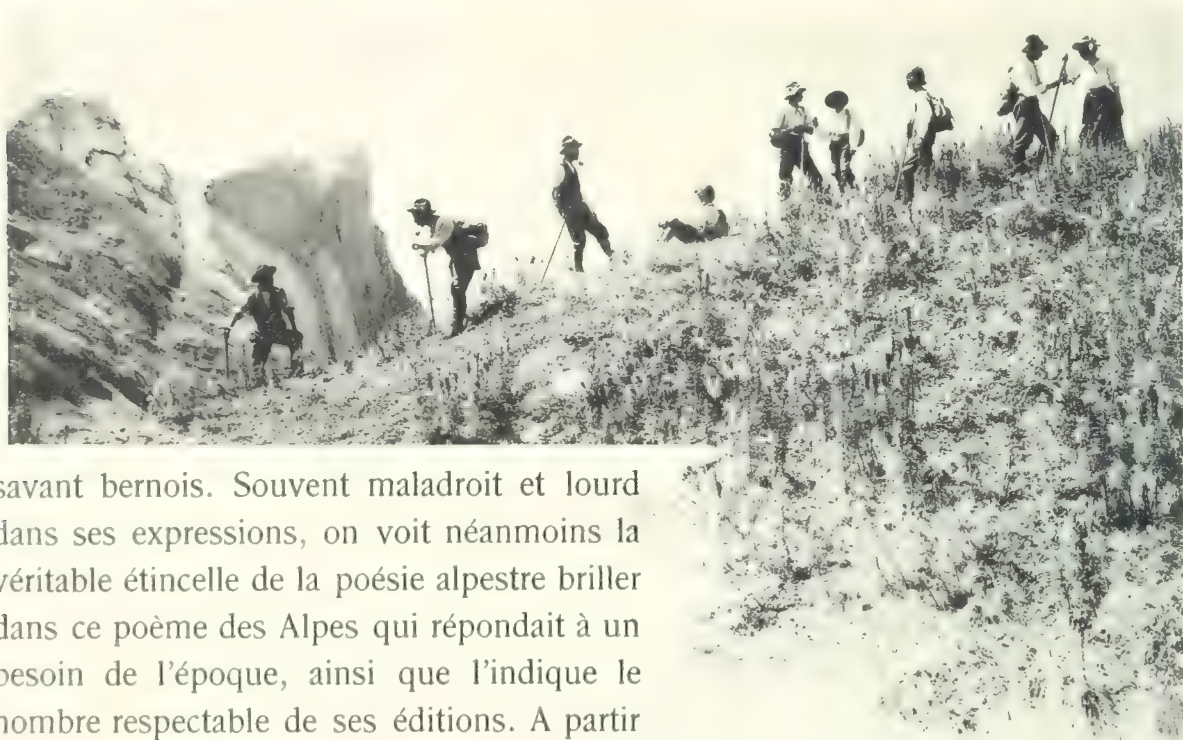
Le mouvement dont nous nous occupons prit naissance dans la Suisse orientale, et c'est à Zurich, au milieu du seizième siècle environ, que la montagne trouve son premier apôtre en la personne de Conrad Gessner, tout à la fois naturaliste de mérite et professeur de grec. En 1537, appelé à enseigner le grec à l'Académie que Lausanne venait de créer, Gessner ne manque pas de visiter le Jura et les Alpes en compagnie de quelques étudiants qu'il initie aux beautés de la nature. Le premier, il sut sortir du cadre strictement scientifique pour payer à la montagne un tribut d'admiration sincère ; le premier aussi, il entrevit la portée morale des courses. Outre l'analyse de ses impressions et en dehors des descriptions, il doit avoir émis ce jugement, bien typique pour l'époque : « Les ascensions ne fortifient pas seulement le corps, elles sont aussi le délassement le plus noble de l'esprit. »

C'est encore un Zuricois, Jacob Scheuchzer, naturaliste et médecin, qui va défendre et développer ces idées à la fin du dix-septième siècle. « Les Alpes, écrit-il, sont comme un musée des merveilles de la nature. » Il montre alors quelle est leur influence sur le climat d'un pays, sur le sol, sur le système hydrographique et finalement sur l'homme, qui en retire des avantages physiques, intellectuels et moraux. Aussi nous invite-t-il à célébrer la nature « qui révèle la sagesse du Dieu-Créateur. » D'ailleurs, il ne s'agit pas de la célébrer par de vives démonstrations de joie ou par des cris, mais « dans le silence des cœurs et en admirant ». C'est bien là le langage de quelqu'un qui a compris et profondément aimé la montagne.



Diablerets : Sommet de la Quille du diable.

Dès son début, le dix-huitième siècle allait mettre en vue deux personnalités qui retiendront un instant notre attention : de Haller et Rousseau. Pour n'avoir pas eu une influence aussi étendue que celle du philosophe genevois, Albert de Haller n'a pas moins sa place marquée dans l'histoire de l'alpinisme. Son poème, intitulé : *Des Alpes*, devait exercer une action considérable sur le goût d'un public enthousiasmé et incapable encore de discerner la part de fantaisie mêlée à l'œuvre du



savant bernois. Souvent maladroit et lourd dans ses expressions, on voit néanmoins la véritable étincelle de la poésie alpestre briller dans ce poème des Alpes qui répondait à un besoin de l'époque, ainsi que l'indique le nombre respectable de ses éditions. A partir de ce moment, l'Alpe compte de nombreux admirateurs animés du désir de voir de leurs propres yeux les spectacles tour à tour grandioses ou touchants, les scènes éclatantes ou intimes dont la montagne est le théâtre.

La Suisse romande, elle aussi, fait entendre sa voix par l'intermédiaire de Jean-Jacques Rousseau. Point n'est besoin de rappeler ici ses prétentions à ramener l'homme à la nature, et ses efforts tendant à ce but. Disons seulement que ses doctrines, exagérées, travesties même par ses contemporains, aboutirent à cette sensiblerie émotionnelle ridicule qui vint fausser pour un temps la compréhension des beautés alpestres.

Unissant tous deux les qualités de l'écrivain, voire du poète, à celles du savant, Tschudi et de Saussure, — le vainqueur du Mont-Blanc, — opèrent une heureuse

diversion et nous reposent du sentimentalisme outré alors à la mode. *Le monde des Alpes*, comme aussi *Les voyages dans les Alpes*, renferment plusieurs pages que, de nos jours encore, on peut lire avec intérêt et plaisir, et qui ont contribué à répandre, en matière alpestre, des conceptions plus justes, des sentiments gagnant en vérité ce qu'ils perdaient en exubérance.

Dans le canton de Vaud, avant de signaler les écrivains qui travaillèrent dans le même sens, on ne saurait passer sous silence les membres de la famille Thomas, domiciliée à Bex. Quels que fussent leurs dons naturels, Abram Thomas et son fils Emmanuel seraient restés de simples chercheurs de plantes, s'ils n'avaient trouvé l'un de Haller, l'autre Charpentier, pour les diriger et leur inculquer les principes fondamentaux de la science.



Mélèzes à Pont de Nant. 2

Intrépides coureurs de montagnes, ils devinrent bientôt des botanistes émérites et s'illustrèrent par leurs nombreuses découvertes. D'autre part, ce n'est pas le moindre de leurs titres de gloire que d'avoir servi de guides aux deux savants dont ils étaient aussi les fidèles collaborateurs.

« Qui admire ne s'avilit pas, et jamais spectacle du grand et du beau n'engendrera des pensées basses et des penchants dépravés. »

Ainsi s'exprime un ar-

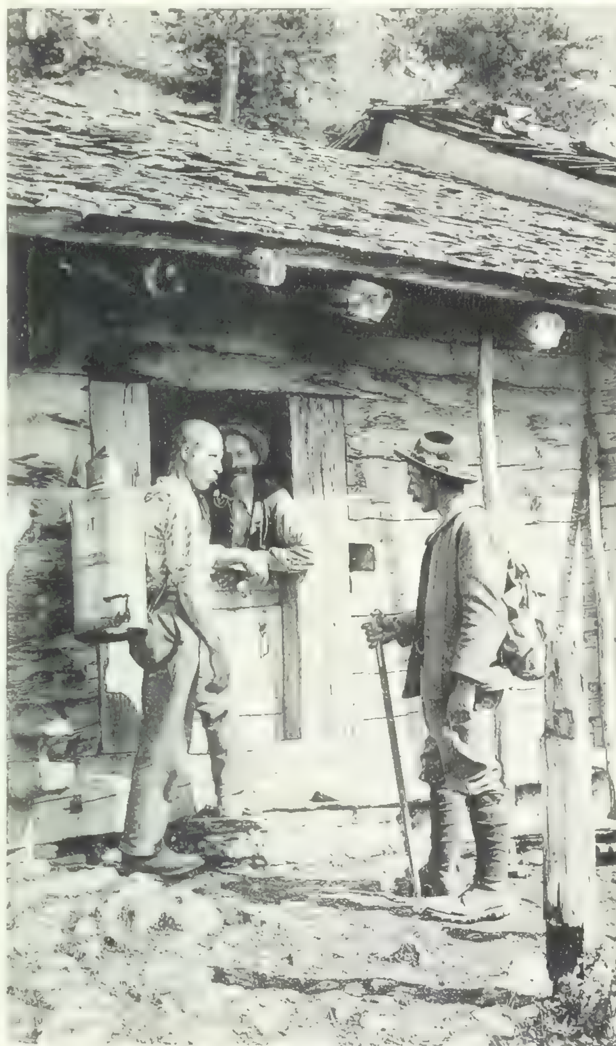
dent patriote, le vénérable pasteur de Montreux, Philippe Bridel, dont le nom est toujours précédé du terme « Doyen » qui en est devenu l'épithète indispensable, servant autant à exprimer une nuance de respect qu'à conserver le souvenir d'un titre. Tout à la fois pasteur, historien et poète, le Doyen Bridel est une des plus belles figures que nous puissions contempler avant la révolution vaudoise de 1845. Lui aussi ne se lassa pas de stigmatiser la « stupide apathie » qui retenait dans leurs foyers ses concitoyens auxquels, prêchant lui-même d'exemple, il recommandait les excursions au travers de sa patrie, objet d'un amour ardent, fait de tendresse et de virilité. Ses récits de courses, insérés dans le *Conservateur suisse* et d'autres ouvrages, étaient bien de nature à secouer l'apathie vaudoise dont il se plaignait. Toujours véridique et d'un jugement sûr, Bridel eut à son actif ce don de sympathie qui lui permit de s'intéresser à tous les détails du chemin et de nous faire ensuite partager son intérêt. Ses narrations sont entrecoupées d'anecdotes dont quelques-unes, dans leur simplicité, touchent au pathétique et au sublime. Vieux Suisse, et conservateur en d'autres domaines, Bridel fut imprégné d'un esprit nouveau en ce qui concerne l'alpinisme.



Au sommet de la Dent aux Favre.

Après lui, Juste Olivier, le poète romand par excellence, célébrera en prose et en vers ces Alpes et cette patrie vaudoise que l'historien Louis Vulliemin allait décrire si consciencieusement. Frédéric Monneron aura lui aussi, sur les Alpes, quelques vers des mieux frappés, et Henri Durand, « l'aimable ménestrel », chantera les scènes de la vie au chalet.

« J'ai formé, écrivait Eugène Rambert en 1865, un dessein peut-être ambitieux, celui de décrire les Alpes de mon pays. » L'esprit scientifique de Rambert, son talent de vulgarisateur, ses goûts artistiques et ses sentiments de poète faisaient de lui l'alpiniste le mieux qualifié pour entreprendre un semblable travail. Aussi a-t-il mené à bonne fin son entreprise, et si la mort ne lui a pas permis de parachever son œuvre, ses *Alpes suisses* n'en sont pas moins, comme on les a parfois nommées avec raison, une *Bibliothèque alpestre* déjà très complète.



Trois noms encore pour terminer la liste, fort abrégée d'ailleurs, des apologistes de l'Alpe. Emile Javelle, aussi fervent varappeur que bon écrivain, nous a donné dans ses *Souvenirs d'un alpiniste* quelques pages inoubliables. On lui associe tout naturellement son vieux compagnon de courses, François Fournier, le premier guide qu'ait vu Salvan. Mais voici bien un autre guide, c'est Louis Favrat, le botaniste. Savant minutieux quoique sans l'ombre de pédanterie, il met dans ses écrits la conscience qu'il apporte à toute chose et qui fait sa grandeur morale. On lui retrouve au sommet du Grand Muveran la même bonhomie, la

même simplicité que sur les collines du Jorat où il aime à nouer sa gerbe. Outre les *Zigzags d'un botaniste*, c'est à sa plume qu'on doit les paroles du *Chasseur de chamois*, cette chanson demeurée classique et dont tous les échos de nos Alpes ont répercuté la mélodie. Récemment encore la montagne inspirait à Henri Warnery, l'un des meilleurs chantres vaudois, quelques-unes de ses pièces de vers les plus parfaites. Pour n'avoir pas rendu au poète la santé physique qu'il lui demandait, l'Alpe ne lui en a pas moins prodigué ses trésors. Il sut y découvrir au cours d'une crise douloureuse les consolants symboles d'un monde supérieur :

A l'Alpe claire, au bord de l'infini songeuse,
J'ai dit, comme un enfant anxieux des pourquoi :
— O confidente des étoiles voyageuses
Qui frissonnent aux bleus espaces, parle-moi.

Elle m'a répondu : J'ignore
Le secret des bleus infinis ;
Les plis de ma robe ont des nids
Où chantent les pâles aurores ;
Mais moi je me tais et j'adore.

Et j'ai dit : Blanche sœur des cieux illimités,
Apprends-moi le secret de ta sérénité.

Elle m'a répondu : J'élève
Mon front vers l'immuable azur.
Là-bas, roulant des flots impurs,
L'océan humain bat ses grèves ;
Moi, je me recueille et je rêve.

Et j'ai dit : Alpe froide, impassible granit,
Ceux de là-bas, ce sont mes frères, les bannis.

Elle m'a répondu : J'épanche
Ma vie en fleuves nourriciers.
Toi, qui viens boire à mes glaciers,
Sois de même la source blanche
Où tout cœur altéré se penche [1].



Le guide Jean Moillen des Ormonts.

Voilà qui permet de mesurer le chemin parcouru depuis 1481, date à laquelle de Bonstetten, abbé d'Einsiedeln, écrivait : « Une nuit profonde couvre la montagne déchirée et d'horribles forêts remplies d'énormes blocs de rocher la rendent inaccessible [2]. » Sans doute, de nos jours encore, Chateaubriand a des adeptes qui ne savent ni voir ni comprendre les Alpes, ou qui n'en remportent que des impressions pénibles. A qui faisait un jour sa profession de foi d'alpiniste et cherchait à provoquer les mêmes sentiments chez F. Brunetière, alors en passage à Lausanne, le critique littéraire parisien répondait : « Je ne

[1] *Aux vents de la vie.* « Sur l'Alpe », p. 169.
[2] *Les pionniers du Club alpin*, p. 31.

suis pas un homme de sport. » Brunetière assimilait les courses de montagne aux courses de chevaux, au football, que sais-je encore ? Toutefois les hommes capables d'une aussi grossière confusion deviennent de plus en plus rares, et l'on se rend toujours mieux compte du rôle important que l'alpinisme joue dans le développement des qualités intellectuelles et morales de l'individu. L'art en bénéficie au même titre que la poésie, et depuis les toiles de Calame, un peu vieux jeu peut-être, mais combien puissantes ! — les peintres se sont emparés de cette Alpe si propice aux effets de lumière dont ils aiment à traduire les nuances les plus fines et les plus variées.

Aux influences personnelles que nous avons signalées en marquant les principales étapes de l'alpinisme, il faut ajouter celle du Club Alpin suisse dont l'activité se manifeste à la plaine aussi bien qu'à la montagne. On ne lui doit pas la construction des cabanes seulement, mais des conférences, des publications, et l'entretien d'une excellente bibliothèque ; souvent aussi, il s'est fait le protecteur intelligent de la montagne.

Accordons enfin une pensée à nos vieux guides vaudois, à ces Marlétaz, à ces Jean Moillen, qui ont cherché des passages nouveaux, et qui, selon l'expression pittoresque de l'un d'entre eux, étaient obligés, avant la construction des cabanes, de dormir comme un « sabre dans son fourreau. » On est fier de serrer la main de ces hommes honnêtes qui ont fait tant d'heureux, et ont goûté avant nous aux saines émotions alpestres.



Les guides Jules Veillon, Ph. Marlétaz et Charles Veillon, des Plans.

Et maintenant, chaque année voit des milliers de touristes, Suisses et étrangers, parcourir ces Alpes que la « Ligue pour les sites » doit commencer à défendre contre l'envahisse-

ment des hôtels et d'une réclame qui n'a pas honte de profaner de ses affiches les sommets les plus purs, les vallons les plus poétiques. A l'étranger même, l'opinion publique s'est émue de ces actes de vandalisme, et l'Angleterre, en particulier, nous donne à ce sujet des avis charitables et salutaires, si nous en savons tenir compte. Une réaction énergique s'impose : si l'on vient à la montagne, ce n'est pas pour y trouver la vie terre à terre de tous les jours et les mesquines questions d'intérêt que l'on s'efforce précisément de fuir sur les hauteurs. Ce n'est pas le confort physique que nous exigeons de l'Alpe, pas plus que des renseignements sur les maisons de commerce et sur l'industrie du pays. Nous lui demandons simplement, avec des impressions esthétiques, le réconfort moral que procure le spectacle grandiose de la nature et la vue d'une patrie chère à nos cœurs. Nous cherchons dans les Alpes l'expression d'un idéal qui nous hante et qui nous aiguillonne, et nous voudrions que la montagne, éveillant en chacun les aspirations élevées dont elle favorise l'épanouissement, permît à tous d'entendre la voix dont l'écho résonne dans ces vers symboliques :

Et nous aussi, des hautes cimes
Nous avons vu le haut azur,
Vu s'éclairer leurs fronts sublimes,
Quand, à leurs pieds, tout reste obscur!

J. Olivier.





Champ de narcisses aux Avants.

NAYE ET JAMAN

En 1837, Juste Olivier publiait *Le canton de Vaud, le pays et son histoire,* d'où nous extrayons ce paragraphe : « Les vergers de Montreux courent au lac avec leurs noyers inclinés droits *(sic)* sur la pente. Arrondies et sveltes, gracieuses et fermes, les croupes des montagnes forment ici d'alpestres promontoires, semés de blancs chalets. Lorsque le vacher quitte sa couche de foin pour surveiller les génisses, il voit à ses pieds, dans la profondeur, le golfe noirâtre étinceler d'un reflet métallique sous les sapins ; et à ce spectacle nocturne le pâtre *huche* par un long cri de salut et de joie. Le sol se replie en cent façons charmantes, entre le lac et les dernières ondulations de Jaman et de la Pleiau. Les hameaux descendent des collines au milieu de flots de feuillage qui semblent les rouler avec eux. »

Telles sont, à peu de chose près, les pentes que nous allons gravir pour

atteindre les premiers sommets des Préalpes : Naye et Jaman. Près de la terrasse classique où l'église de Montreux dresse sa tour carrée et sa flèche élancée, un sentier serpente sous bois et gagne les hauteurs de Glion et de Caux. C'est le sentier du télégraphe, celui que nous suivrons. Il s'élève rapidement : déjà nous sommes à la hauteur des cloches de l'église, nous les dépassons, nous dominons la croix même qui étend ses bras sur le vieux temple, et notre regard plonge sur Montreux dormant au bord du lac. Il est encore nuit. Sur les quais, les lumières de la ville forment une guirlande de feu et accusent nettement le contour du rivage. Et dans les eaux sombres du Léman, on voit danser des reflets clairs qui vont s'éteindre au large. La côte et les Alpes de Savoie sont estompées de brumes : elles se dévoileront plus tard, au lever du soleil. Montons encore en attendant ce moment.

Voici bientôt le village de Glion où l'on apporte déjà le lait crémeux que les étrangers boiront à leur réveil. Puis c'est Caux, belvédère merveilleux d'où les princes dorés contemplent les grands spectacles de la nature sans se priver du confort qu'offrent les hôtels modernes les plus opulents.

De Caux, nous gagnons le large dos, la croupe verdoyante qui, du pied du Merdasson, descend jusqu'à Glion. A notre gauche, s'ouvre la vallée où coule la Baye de Montreux, dominée au nord-ouest par le Mont Cubly. Sur la rive droite de ce torrent, qui formera plus bas les célèbres gorges du Chauderon, se trouvent les Avants, qui doivent leur richesse, semble-t-il, à leur climat sain et à la couleur blanche. Blancs en hiver, les Avants sont très courus des gens de sport : skis, luges et bobsleighs glissent sur les pentes avoisinantes, et du haut du col de Sonloup. A fin mai et en juin, on voit soudain les prés des Avants se couvrir à nouveau d'un tapis blanc... ce sont les neiges odoriférantes : les narcisses, fleurs aux pétales blancs parmi les feuilles vertes. C'est la parure printanière des Avants. Rambert a fort bien noté l'impression que donne le narcisse « avec ce blanc qui n'est pas un rayonnement de surface, qui n'est pas non plus le blanc candide de l'innocence, mais qui, relevé par la bordure rouge de la cupule, trahit plutôt je ne sais quelle voluptueuse langueur et quelle secrète ardeur de passion. »

Dans la direction du sud-est, nous voyons, à nos pieds, la Veraye serpenter dans le vallon qui nous sépare du Mont Sonchaud, où aboutit l'arête sud des Rochers de Naye.

Par delà Sonchaud, par delà les basses crêtes des Préalpes, la haute chaîne



Les Tours d'Aï et de Mayen.



vaudoise dessine sa silhouette en noir sur un ciel orangé. Le soleil s'élève au-dessus des montagnes qui le dérobaient à nos yeux et darde ses rayons sur le lac et sur les coteaux. Pareille à l'enfant qui interrompt son sommeil en sentant se poser sur sa joue les lèvres de sa mère, la nature s'éveille et répond par un sourire au baiser matinal du soleil. Les brumes du Léman se dissipent, les rives étalent avec grâce leurs contours arrondis, et les Alpes de Savoie mirent dans les flots leurs cimes illuminées. La rosée fait briller ses perles sur les gazons fraîchement verdis, et la sève baigne les jeunes pousses des arbres. C'est l'heure où les oiseaux, pépiant dans les églantiers en fleurs, disent bien haut leur joie de vivre dans la clarté d'un matin de printemps. L'âme s'épanouit, elle aussi ; avide d'air et d'espace, elle aspire à s'envoler, plus loin, plus haut, vers l'azur diaphane.

Pour le moment, nous limiterons nos ambitions, et, descendant sur la Veraye que nous traverserons, nous allons prendre, au pied même des escarpements de Naye, le couloir des Recourbes. Facile à gravir durant la belle saison, ce passage devient dangereux dès que la neige s'y est fixée, et, plus d'une fois, quelque étranger téméraire autant qu'inexpérimenté s'y est rompu les côtes ou fracassé le crâne.

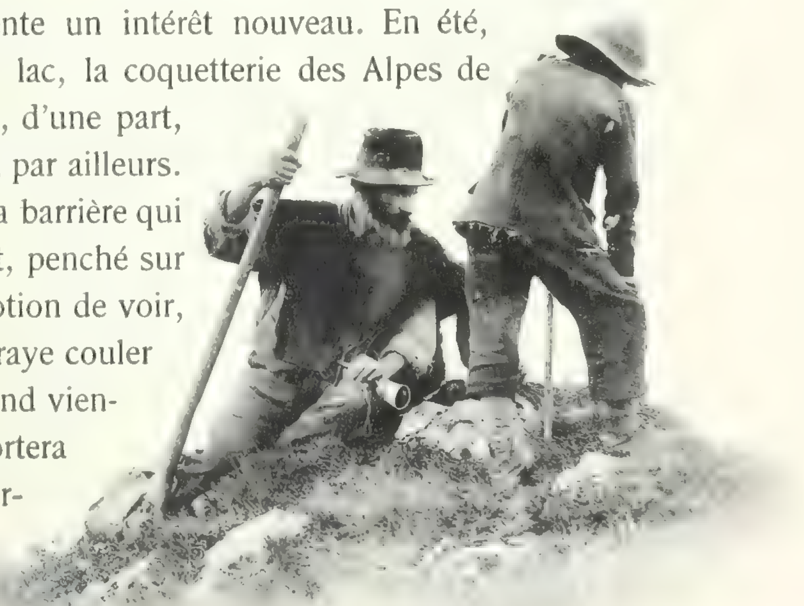
A la partie supérieure du couloir, nous rejoignons l'arête qui monte de Sonchaud, et bientôt nous arrivons à l'Hôtel de Naye. De là au sommet, c'est une affaire de quelques minutes seulement. La petite esplanade des Rochers de Naye constitue



La mer de brouillards vue de Naye.

un admirable point de vue : celui-là même qui aura contemplé vingt fois le panorama déroulé sous ses yeux, ne s'en fatiguera pas la vingt et unième. En revanche, si l'on a lu cinq descriptions de cette vue, on s'endormira infailliblement à la sixième. Or, je suis persuadé que tout le monde connaît ce spectacle au moins par ouï-dire : chacun en a parlé, chacun a dit son mot et y est allé de son petit récit... cela me permettra d'abréger le mien.

A chaque saison, Naye présente un intérêt nouveau. En été, c'est la vue normale : le bleu du lac, la coquetterie des Alpes de Savoie, la gaîté du pays de Vaud, d'une part, et la majesté de la chaîne bernoise, par ailleurs. A cette époque, on ose enjamber la barrière qui entoure l'esplanade du sommet et, penché sur le vide, on s'accorde la petite émotion de voir, cinq cents mètres plus bas, la Veraye couler dans son lit bordé de gazons. Quand viendra l'automne, l'attention se portera sur la mer de brouillards d'où émergent les cimes des montagnes. Durant l'hiver, enfin, nous nous



amuserons à regarder les sommités savoyardes qui se drapent avec fierté dans leur toge de neige et prennent des allures tragiques de hautes alpes, tandis qu'au loin, sous sa calotte blanche, l'Oldenhorn semble sourire de cette innocente supercherie. C'est, à notre avis, dans les mois d'hiver que Naye se présente sous son meilleur jour. On n'y rencontre plus la foule cosmopolite et bariolée des gens *sélects* que le train du Glion-Naye vient débarquer à la station terminus ; plus d'animation, plus de bruit, rien qui rappelle le site classique. Seul dans l'hôtel dont il a la surveillance, le gardien coule des jours monotones. Elles doivent être bien philosophiques les méditations de ce sage qui, pour cinq mois, a renoncé au monde, et qui, de sa retraite, contemple un paysage d'un blanc uniforme, à la fois doux et solennel. Il est vrai qu'il a de l'ouvrage pour charmer ses loisirs : non pas que le jardin alpin installé dans l'alpage réclame beaucoup de soins à ce moment de l'année, mais le gardien se charge de dégager les ouvertures du tunnel creusé dans la montagne pour le passage du chemin de fer. Sûr de ne pas être gêné dans sa besogne par l'arrivée des trains, notre homme fait parfois de véritables travaux d'art : il me souvient d'être passé un jour dans d'admirables tunnels en glace, bien cintrés, et qui prolongeaient à ses deux extrémités le tunnel proprement dit. C'était l'œuvre artistique de notre ermite.

Notons ici un phénomène que plus d'un, sans doute, aura eu l'occasion d'observer. Après avoir marché quelques heures dans ces champs de neige exposés au soleil, si l'on vient à pénétrer dans le tunnel, on est tout surpris de voir, à l'intérieur, une sorte de jour rouge au lieu du noir auquel on pouvait s'attendre. Ce jour ne vient pas du dehors, puisqu'on a pris soin de fermer les portes du tunnel derrière soi. C'est un effet des impressions lumineuses enregistrées précédemment et qui se perpétuent dans l'organe visuel où elles laissent leur trace.

Nous ne quitterons pas les Rochers de Naye sans jeter un coup d'œil aux curieuses grottes que l'imagination populaire se plaisait à remplir de trésors gardés par les gnomes de nos montagnes. Quelques-unes d'entre elles sont profondes : il est bon de ne pas s'y risquer sans s'être au préalable muni d'une lanterne. De nos jours, la curiosité nous pousse à visiter ces cavernes que de nombreux mineurs ont explorées avant nous, dans l'espérance, toujours déçue, de mettre la main sur un de ces introuvables filons d'or. Il faut lire dans les *Légendes des Alpes vaudoises* les pages écrites à ce sujet par M. Alfred Ceresole, auquel nous ferons par ci, par là,



Panorama vu des Rochers de Naye. Effet de crépuscule.



quelque emprunt. Les dépôts glaciaires qu'on trouve dans une de ces cavités y entretiennent un courant d'air froid, qui justifie le nom de *Tanna à l'oura*, — caverne du vent, — sous lequel cette grotte est connue.

Il est, entre les Rochers de Naye, le Merdasson et la Dent de Jaman, une vallécule sauvage et pittoresque où l'on a tort de ne pas s'arrêter plus souvent : c'est la montagne d'Amont, dont on distingue le chalet à demi caché par les énormes quartiers de roche éboulés des hauteurs. Les cimes avoisinantes l'enferment dans un repli des monts, et en font une sorte de petit « chez soi » auquel on s'accoutume bien vite. C'est un lieu tout désigné pour aller y évoquer les tableaux qu'on vient d'admirer sur les sommets et pour préciser les impressions qu'on en a retirées. Peut-être est-ce au milieu des rocailles du pâturage d'Amont que j'ai le mieux compris le panorama des Rochers de Naye, alors que mon œil n'avait plus la tentation de sonder les horizons lointains, que des rochers masquaient de toutes parts. Cette vue intérieure et rétrospective d'un paysage permet à l'esprit de définir les grandes lignes du tableau sans se perdre dans l'examen des détails.

Avant de descendre sur Château-d'Œx, et pour terminer nos explorations dans les Préalpes, nous monterons sur la cime qui dresse, non loin de nous, au nord, sa petite pyramide de rocs et de gazons : c'est la Dent de Jaman, offrant un pano-

rama analogue à celui des Rochers de Naye, dont elle est d'ailleurs un contrefort. L'ascension de la Dent de Jaman par la face sud-est est insignifiante : aucun danger, nul intérêt, point de charmes. Mais plus la désillusion sera profonde au cours de la grimpée, plus aussi la surprise du sommet nous transportera d'enthousiasme.

A nos pieds, dans le cadre rigide que forment les Alpes et le Jura, le Léman a tendu sa toile bleue où la vie dessine des scènes variées et mobiles. Les bateaux à vapeur fendent les ondes et laissent derrière eux des sillons allongés, qui vont s'ouvrant ainsi que des éventails. Avec leurs voiles triangulaires enflées par les brises, les barques marchandes semblent voler à la surface des flots et les effleurer à peine. Par ci, par là, l'eau frémit et se ride de légères ondulations qui lui donnent l'aspect d'un ruban moiré. Et le soleil verse à chaque chose une part de lumière et de couleur. Si l'on domine directement le Léman, on peut aussi, dans la direction du nord, reconnaître à leur nappe brillante les lacs plus lointains de Neuchâtel et de Morat. Et sans parler des Tours d'Aï et de Mayen, des Muverans et de la haute chaîne vaudoise, que nous visiterons plus tard, nous nous bornerons à examiner les environs immédiats de Jaman. Une arête se détache de la pyramide et va former, au sud, l'impertinent Merdasson. Cet hypocrite cherche à en imposer aux gens de la plaine et voudrait passer pour être une sommité ; en réalité, ce n'est guère qu'un degré de l'escalier qui aboutit à Naye. L'arête opposée descend du sommet au col de Jaman et se redresse ensuite pour atteindre les Verreaux, le Trident et la Cape de Moine, qui se rattachent au groupe des Préalpes. C'est en hiver que cette chaîne se présente sous son meilleur aspect : de Lausanne, par exemple, on voit les pentes blanches de la Cape de Moine et du Trident étinceler au soleil, et la neige ajoute à la douceur de la ligne gracieusement incurvée du col de Jaman.



On remarque une grande analogie dans la structure des cimes de ce massif : précipitueuses du côté du Léman, elles offrent sur l'autre versant des rampes plus douces où les cailloux se mêlent aux gazons. Tel est aussi le cas de

la Dent de Hautaudon, qui domine de ses rochers abrupts le petit lac de Jaman.

L'obligation de rester sur le territoire vaudois nous empêche de partir pour la Dent de Lys et pour le Moléson, qui font suite à la Cape de Moine, mais sont déjà du domaine fribourgeois. Nous regarderons plutôt les montagnes peu élevées du Molard, de Folly et de l'Alliaz, sortes de vagues parallèles qui se succèdent et vont en decrescendo jusqu'aux Pléiades où les Préalpes poussent leur dernier soupir.

Pour nous rendre à Château-d'Œx, notre prochaine étape, nous descendrons sur Allière, hameau fribourgeois perdu dans de hauts alpages. Les habitants de Villeneuve préféreraient sans doute prendre un autre chemin et remonter le cours de la Tinière qui coule dans son vallon, entre le Mont Sonchaud et Malatrait. Il leur faudrait alors franchir le col de Chaude et descendre, dans la vallée du Grand-Hongrin, au pied même de la Dent de Corjeon. Pour nous, nous suivrons à peu près le tracé de la voie ferrée du Montreux-Oberland bernois. De Montreux, les trains passent aux Avants, d'où ils pénètrent dans le tunnel qui leur permet de traverser la montagne de Jaman et d'atteindre Allière d'abord, où nous les rejoignons, puis Montbovon. Pour abréger la route, nous prendrons, au sortir d'Allière, le passage du Ruisseau Rouge, qui va, tantôt par des sentiers, tantôt au beau milieu des prairies de la Gruyère, jusqu'au village vaudois de La Tine.





Eglise de Rossinières.

LE PAYS D'ENHAUT

Il est certaines cimes, telles que les Tours d'Aï et de Mayen, le Tarent, la Cape-au-Moine et le Mont d'Or, qui, au point de vue de l'alpiniste, ne sauraient se rattacher ni aux Préalpes, ni aux massifs plus élevés de la haute chaîne vaudoise. On aimerait leur donner, entre ces deux groupes, une place intermédiaire sous le nom d'Alpes moyennes. Nous ferions rentrer les Alpes du Pays d'Enhaut dans cette catégorie.

Les géologues voudront bien nous permettre cette classification, arbitraire, il faut en convenir, et qui est loin de se baser sur des données scientifiques : elle n'a d'autre but que de diviser les Alpes en trois séries selon les degrés de difficultés que présente au touriste l'ascension de leurs divers sommets.

Les montagnes de Château-d'Œx appartiennent au degré moyen. Au-dessus des rampes gazonnées nous trouvons en effet des escarpements arides, des arètes aiguës et dentelées, et des parois de rochers qui sont bien de nature à tenter les varappeurs.

Il n'en fallait pas davantage pour justifier la formation d'une société alpine à Château-d'Œx, le Club du Rubly, auquel on doit entre autres la publication d'un excellent guide de la région.

Il est vrai que nous aurions de la peine à trouver au Pays d'Enhaut des neiges éternelles : les replis des monts n'abritent aucun glacier, aucun névé subsistant d'une année à l'autre.

Tout au plus, après les hivers rigoureux, quelque champ de neige s'attarde-t-il un peu dans une vallécule ombreuse. Mais à défaut des blancheurs glaciaires, les formes hardies des rochers heurtés les uns contre les autres attireront les grimpeurs, curieux d'escalader, par des couloirs abrupts, les murailles tourmentées de la Gumfluh, — 2461 m., — et du Rubly. Le Rodomont avec ses pâturages et ses bois, et le Rubly plus sévère, se font face, et semblent protéger Rougemont contre une invasion bernoise. En réalité ce sont les deux montants de la porte qui s'ouvre pour livrer passage à la Sarine, et aux Confédérés désireux de profiter de l'hospitalité vaudoise. Au delà du ruisseau des Fenils, le donjon du Vanel, témoin d'une époque belliqueuse, a perdu ses tours et ses remparts crénelés. Il regarde passer à ses pieds les trains du Montreux-Oberland, et, jugeant qu'il a terminé sa carrière, il se laisse mourir à petit feu : au printemps dernier encore, un tiers du mur oriental s'est écroulé, et des pierres roulant jusqu'à la route sont venues dire au passant l'agonie du vieux castel. Si les ruines du Vanel nous font songer aux batailles d'antan, les roches rougeâtres du Rubly — *rubeus mons* — nous parlent des vains espoirs dont elles ont leurré les indigènes. L'imagination populaire se plaisait à voir dans les teintes rouges de la pierre, flamboyant au soleil couchant, les reflets de l'or qu'on croyait enfoui dans la montagne. Et lorsqu'un chasseur de chamois eut un beau jour rapporté quelques pyrites de cuivre ou de fer, que sais-je ? on vit tous les *Croséreus*, tous les chercheurs de trésors se mettre en campagne. Mais ils ont bientôt dû reconnaître que les bonnes vaches ruminant dans les alpages sont un placement infiniment plus sûr que les précipices du Rubly. La passion de l'or rouge a fait pis encore : l'histoire de la Perrausaz le prouve assez. Et, bien que l'aventure date de loin, le premier devoir de celui qui veut instruire l'affaire est de *chercher la femme*. Il est juste de dire que les demoiselles de Château-d'Œx n'y sont pour rien, et que, seule, une étrangère établie dans la région a poussé Pierre d'Outrelègue, le fils du brave Aymon, à commettre un sacrilège que les fées ont puni comme on va le voir.



Château-d'Œx.



A l'Etivaz.

Au pied de la Gumfluh, sur le versant nord, se trouvait la *Verda*, pâturage fertile, en forme de cuvette, et que la Gérine arrosait de ses eaux. Et il faisait bon vivre dans ces prairies dont la richesse offrait un étrange contraste avec les flancs désolés du Rubly, de la Gumfluh et du Rocher du Midi : c'était comme une oasis verdoyante perdue au sein des rocs dénudés. Le vieil Aymon, maître armailli, n'était point si « regardant » qu'il ne déposât chaque matin un baquet de chaud lait sur une pierre plate, derrière le chalet. Il le destinait aux deux fées, protectrices de l'Alpe. Car Aymon avait un cœur pieux, et il savait ce qu'on doit à ses bienfaiteurs. Mais pour complaire à l'étrangère dont il s'était énamouré, Pierre, fils d'Aymon, s'en fut là-haut sur la montagne faire des incantations près de la grotte des fées.

Tandis qu'il lisait la formule que son amie lui avait remise et qui devait leur livrer les trésors de l'Alpe, voici d'après M. Ceresole ce qui advint au jeune berger :

« A peine Pierre eut-il commencé à prononcer sa formule magique, que la montagne se mit à trembler jusque dans ses fondements ; un bruit terrible retentit



La Sarine entre Château-d'Œx et Rossinières.

dans ses profondeurs ; des éclairs sillonnèrent le ciel. Bientôt une des aiguilles, celle où habitaient les fées, oscilla sur sa base et se précipita avec un épouvantable fracas sur les prés verdoyants. L'autre resta debout et se dresse encore aujourd'hui fièrement, à droite du passage de la *Potze des Gaules*.

» Quand l'aube vint à briller, quel spectacle ! Le beau pâturage de la Verda avait disparu. A sa place étaient entassés des débris sans nombre, des blocs immenses : c'était l'aspect de la désolation et de la ruine. Les gens de la vallée, réveillés par le fracas, accoururent au point du jour. Du chalet, plus de trace ! Pierre n'était plus. On ne retrouva de lui que son bâton ferré et, tout à côté, une bandelette de parchemin avec ces mots : *Les trésors du Rubly ne seront à personne.* — Le troupeau qui paissait à l'écart avait été préservé.

» Ces événements firent une telle impression sur le vieil Aymon qu'il en mourut de douleur, en maudissant l'étrangère. Celle-ci, mal vue des habitants, perdit aussi sa gaieté, jusqu'à ce qu'un jeune berger de Charmey, propriétaire de la

Mocausa, au pied de Brenlaire, la décida à l'épouser. La seule condition qu'elle mit à ce mariage fut que la Mocausa s'appellerait désormais la Verda en souvenir de sa victime involontaire. »

D'où il faut constater d'abord que tout est bien qui finit par un mariage! Et puis, si nous passons par la Verda, — la Perrausaz, ou la Pierreuse d'aujourd'hui, — accordons un souvenir à ce vieil Aymon qui nous apprend à respecter les vieilles traditions et les bonnes croyances des ancêtres. Et n'oublions pas ce qu'il arriva à Pierre pour avoir trop écouté la parole de l'étranger et s'être risqué à profaner sa montagne.... A bon entendeur salut!

De nos jours, si quelque mont éveillait, en s'écroulant, les habitants du Pays d'Enhaut, soyez certains que les géologues, toujours galants, disculperaient aussitôt mesdames les fées en rejetant la faute sur l'érosion ou sur quelque autre phénomène physique.

Les habitants de Château-d'Œx nous en voudraient si nous ne parlions que des rochers de leur contrée et du monde des bergers. Chacun n'est pas armailli au Pays d'Enhaut, et le chapeau de soie s'y rencontre aussi bien que la calotte du vacher. Les revues, scientifiques ou littéraires, y comptent des abonnés, et les journaux de mode parisiens y sont goûtés par des lectrices qui n'ont, d'ailleurs, pas besoin de colifichets ou de fard pour faire apprécier leurs charmes. Ces dames partagent, en effet, avec celles de Montreux la gloire d'être ce que la race peut offrir de mieux. Nous ne parlons pas du cœur, bien entendu : il est bon partout, et il suffit de savoir le faire parler. Abandonnant donc



A Rougemont.



La Gumfluh et la Pierreuse.



Eglise de Rougemont.

les chalets des hauts alpages, nous nous rapprocherons des centres échelonnés dans les prés verts, le long de la Sarine. Et si nous remontons le cours de la rivière, depuis la partie inférieure de la vallée, après avoir passé par le Pas de la Tine, où la Sarine coule, encaissée dans des gorges profondes et sévères, nous arrivons à Rossinières, que dominent au sud la Dent de Corjeon et le Planachaux, au nord le Culand et le Mont de Cray. Ce dernier sommet, qui n'atteint pas l'altitude de deux mille et cent mètres, offre une vue déjà très complète des Alpes, du Jura, du plateau suisse et des lacs du pays romand. Le Grand Chalet de Rossinières est assez célèbre pour qu'il en soit fait mention dans les manuels de géographie, et les enfants des écoles apprennent que cette maison en bois, percée de cent-treize fenêtres et couverte d'inscriptions diverses, est le plus vaste chalet des Alpes vaudoises.

En continuant notre route d'aval en amont, nous rencontrons une série de localités qui bordent les deux rives de la Sarine : la Frasse d'abord, les Moulins, le Pré, Château-d'Œx, les Bossons, les Granges, d'autres encore jusqu'à Rougemont.

Mais Château-d'Œx est bien le véritable noyau de cette vallée, au centre de laquelle il est situé. Il y existe, à côté des écoles primaires, un collège classique et industriel, ouvert en 1848, et qui rappelle sans cesse la générosité des frères Henchoz, ses fondateurs. La paroisse n'a pas oublié non plus le nom du doyen Bridel, qui la desservit fidèlement pendant plusieurs années, et mit tous ses soins à réparer les désastres causés au village par un incendie énorme. L'admirable situation de Château-d'Œx, son climat sec et salubre en font un séjour de prédilection des étrangers. C'est en hiver surtout que la saison bat son plein, alors que skis, luges et bobsleighs glissent sur une neige dont les paillettes étincellent au soleil.

Il nous reste à mentionner les deux vallées parallèles de la Manche et de Vert-Champ, séparées par un chaînon portant la Dent de Combettaz et la Dent de Ruth, à la limite des cantons de Vaud, de Berne et de Fribourg. Ces deux vallons ont chacun leur ruisseau et sont dominés l'un par le Rodomont, l'autre par les Morteys, avec le Vanil Noir et les Dents de Brenleire et de Follieran,



Hôtel de ville de Rossinières.

qui font suite au Mont de Cray, mais sont déjà sur le territoire fribourgeois.

Une dernière vallée latérale, de beaucoup la plus longue et la plus élevée, quitte la Sarine aux Moulins et s'élève dans la direction du sud; c'est l'Etivaz, riche en pâturages fertiles, ainsi que l'indique son nom d'origine latine : *aestiva*. Une grande route de montagne, passant par les Mosses, la Comballaz et le Sépey, assure les communications entre le Pays d'Enhaut et la ville d'Aigle.

L'Etivaz est abondamment arrosée ; elle possède même des eaux minérales qui lui ont permis d'établir une station balnéaire. Elle envoie, par une longue canalisation, le surplus de ses eaux à Lausanne et se contente de la Tourneresse, qui forme les célèbres gorges du Pissot. A l'Etivaz même, la route fait un coude et s'incline brusquement dans la direction de l'ouest, mais nous ne la suivrons pas. Il nous reste à visiter quelques sommets, dont l'un, la Cape au Moine, laisse voir à distance sa forteresse aux tours crénelées. Nous y parviendrions en remontant aux sources de la Torneresse et jusqu'aux chalets de Saziêmaz, pâturage supérieur de la vallée (*saxa ima*, rochers du fond). D'autre part, un vallon parcouru par l'Eau-Froide, — un affluent de la Torneresse, — nous amènerait de l'Etivaz au Thoumaley, où les armaillis paissent leurs troupeaux durant la belle saison. Elles présentent un bien joli coup d'œil, ces prairies du Thoumaley, auxquelles la flore a prodigué ses trésors : le violet foncé des pensées se marie aux bleus des gentianes et des myosotis; les rhododendrons forment des bouquets rouges sur les blocs de rocher parsemés dans l'Alpe; les campanules agitent leurs cloches au vent et les lis martagons colorent en rouge-brun leurs pétales renversés et recourbés. Autant ces lis s'enorgueillissent de la richesse de leurs teintes, autant la rose des Alpes met de candeur à exposer au soleil la chair fine de sa fleur; il en est de pâles, et d'autres, auxquelles le rouge semble être monté au visage, mais c'est un rouge tendre, sobre, et sans rien de criard. Tout fraîcheur et tout sourire, cette rose parle à la fois d'innocence et de volupté. Des orchis vanille sont piqués parmi les herbes comme autant d'épingles aux têtes noires. N'en récoltons point si nous désirons entrer dans les chalets, car les pâtres de l'Etivaz s'en méfient : ils prétendent, à tort ou à raison, que l'odeur de ces plantes fait *gonfler les fromages*. — Tout en faisant notre cueillette, nous avons atteint le pied même de la Cape au Moine : au bas d'un couloir, une tache de neige a subsisté, et quand bien même le dernier jour de juillet se passe, nous trouvons encore des soldanelles en abon-



Les Gorges du Pissot.

dance. « C'est la plus fine des fleurettes du printemps. Quand on la regarde au soleil, on voit dans la chair même de la fleur, entre les veines, une multitude de cristaux, infiniment petits, mais qui scintillent. La table des dieux a-t-elle rien de plus exquis que ces corolles cristallines qui se fondent en ambroisie? » Ainsi s'exprime la marmotte philosophe dont Rambert écrivit l'histoire.





Au premier printemps sur le plateau des Mosses.

DE LA CAPE AUX AGITTES

Et maintenant, en route pour la Cape. Si vous m'en croyez, vous n'essayerez pas d'atteindre le sommet par le versant nord qui nous domine. Nous l'avons tenté souvent déjà, seul il est vrai, mais sans résultat ; et les longues heures passées en vain dans ces rochers abrupts et friables nous ont fait renoncer, pour le moment, à notre entreprise. Il faudra donc franchir le col Seron, et chercher au sud, du côté des Ormonts, le couloir accessible, quoique très incliné, qui nous conduira sur une arête supérieure. De là, nous constaterons que la Cape comprend deux sommités, séparées par une fissure profonde dans laquelle on doit s'engager pour gravir une des parois qui la limitent. La dernière partie, près du faîte, est une sorte de dalle penchée sur le vide et qui forme une coupure dont le passage peut offrir quelque danger, mais non pas de difficulté. De la fissure inférieure, nous aurions

pu prendre un autre chemin : il aurait fallu laisser à gauche la voie ordinairement suivie pour escalader directement les rampes qui conduisent à la dalle terminale par de mauvais rochers qui se désagrègent sans cesse. Nous sommes passé par là deux fois seulement, et nous ne recommandons pas aux gens mariés de nous suivre. C'est un endroit périlleux, surtout lorsque la pluie a mouillé la roche et l'a



Le vallon d'Arpille et la Cape au Moine.

rendue glissante. La Petite Cape, qui nous fait face, est une tour perpendiculaire dont les murailles sont assez difficiles à gravir.

Disons ici un dernier adieu au Pays d'Enhaut et à ses Alpes, que nous aurons d'ailleurs le plaisir de revoir plusieurs fois de loin.

* * *

Nous pénétrons dans une nouvelle vallée, celle des Ormonts, sur laquelle nous allons jeter un premier coup d'œil sans quitter pour cela les hauteurs. Et tandis que nous sommes à la Cape au Moine, notons, à l'est, l'Arnenhorn, au delà



La Cape au Moine vue du col Seron.

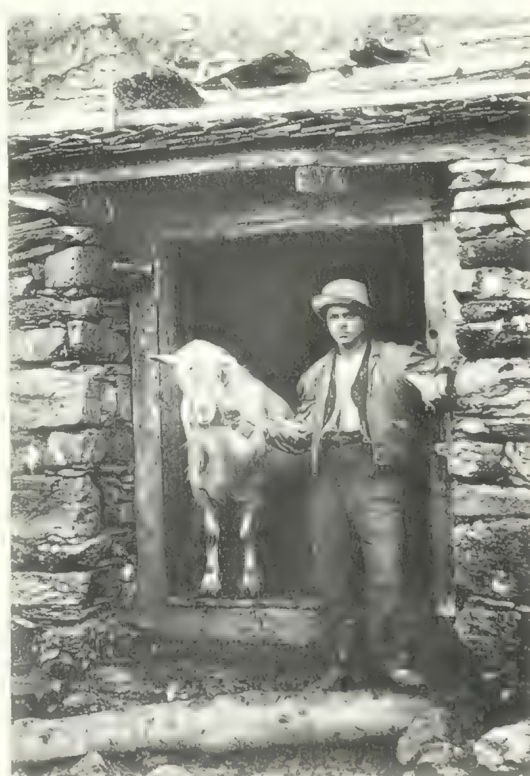

En montant à la Cape au Moine.

duquel se trouve le beau lac d'Arnon, appartenant à Berne. Dans le vallon d'Arpille, un chalet se dresse au milieu des quartiers de roc dégringolés du haut des pentes avoisinantes. Du temps des fées et des servants[1], les vaches lourdes pouvaient descendre en sécurité d'Arpille aux pâturages d'Ayerne et d'Isenau par un sentier vertigineux qui longe une haute paroi de rochers. Et les divinités alpestres faisaient si bonne garde que toutes les bêtes arrivaient saines et sauves dans les nouveaux alpages. De nos jours, dans de semblables passages, on craint toujours qu'une pièce de bétail ne vienne à rouler dans l'abîme, et les petits *bovairons* ont fort à faire à remplacer les gardiens d'antan. Cependant, il est, pour les troupeaux des Ormonts, un chemin plus sûr, et, bien que fées et servants soient, hélas! disparus, les touristes peuvent encore demander à Ayerne ou à Isenau quelque baquet de lait, de crème même.

[1] Nom du lutin, ou de l'esprit familier, dans la Suisse française.

Au-dessus de ces alpages, la Palette d'Isenau dresse sa pyramide verte qui semble fermer la vallée. Loin d'être aussi verdoyante, la face sud de cette montagne ne présente qu'un précipice profond, plongeant sur le petit lac de Retaud, qui s'est creusé sur un plateau bien ouvert.

Le vallon d'Arpille, dont il a été question, sépare la Cape au Moine de la Paraz, premier sommet d'une chaîne qui domine les Ormonts au nord, et qui comprend plusieurs points culminants : la Paraz, nommée la Tornettaz par les habitants du Pays d'Enhaut, le Tarent, le Richard, — Taron ou Pointe de Châtillon, — et le Chaussy. Divers hameaux se sont campés, à mi-hauteur, sur les flancs de ce chaînon, et l'on peut passer de l'un à l'autre par un sentier très pittoresque et presque horizontal qui relie entre eux ces groupes de chalets : voici Métreilaz d'abord, et puis Marnex, la Dix, la Lex, les Semeleys et Chersaulaz. Peut-être, en suivant ce chemin, ressentira-t-on quelque impression de poésie, de cette *poésie à mi-côte* dont Sainte-Beuve a parlé. Il est vrai que ces côtes-là sont joliment élevées : Chersaulaz, par exemple, dresse sur un plateau situé à 1661 mètres ses chalets qui se flattent d'être les seuls qu'on habite toute l'année, à pareille altitude, dans le canton de Vaud. Les avalanches et les areins, — glissements des neiges fraîches sur les neiges durcies, — ont souvent joué de mauvais tours à ces habitations alpestres : c'est ainsi qu'en 1749 le hameau du Lavanchy [1] fut emporté, et que, l'hiver dernier encore, un magnifique chalet, construit durant l'été par la commune d'Ormont-dessus, fut écrasé sous une avalanche.



Au chalet de la Cheneau.

La course de la Paraz se fait très fréquemment des Ormonts ; d'aucuns même, partis de nuit, cheminent au clair de lune et arrivent assez tôt pour voir le soleil levant baigner de ses premiers rayons les Alpes bernoises, quelques cimes valai-

[1] Les noms de *Lavanche* et de *Lavanchy* signifient avalanche.

sannes et la chaine entière du mont Blanc, pour ne nommer que les principaux massifs.

Une brèche profonde, entre la Paraz et le Tarent, permet de se rendre d'un sommet à l'autre : c'est l'*Encoche*, passage où les alpinistes novices feront mieux de ne pas se risquer. Un jour, à ce qu'on dit, un braconnier des Ormonts, poursuivi par les gendarmes, avait franchi ce pas et s'était établi au sommet du Tarent d'où il surveillait les mouvements de l'ennemi. Mais l'ennemi, venu de la plaine, trouvait sans doute que cette chasse pénible et vaine avait assez duré, et, peu curieux de s'aventurer dans les rochers de l'Encoche, il s'était installé sur la Paraz pour s'y restaurer un peu. De son observatoire, notre braconnier vit ce qui se passait, et, sacrifiant une balle, il cassa d'un coup de feu la bouteille de vin que les gendarmes avaient placée entre eux deux. Ce joli tir ne laissa pas de faire rentrer la force armée en elle-même : elle jugea prudent de se retirer sans demander son reste. Et notre chasseur continua son métier jusqu'au jour où, vieilli, il fut si chagriné de ne pouvoir plus courir dans la montagne qu'il tourna son adresse contre lui-même et « se détruisit », — lisez : s'ôta la vie. Tous les Ormonens ne sont pas de ce tempérament, et Dieu en soit loué! car si les bons tireurs devaient tous finir ainsi, il ne resterait plus un homme en vie aux Ormonts.

On ne voit pas trop quels motifs peuvent invoquer ceux qui veulent donner au Tarent le nom de Pic Romand. En réalité, cette montagne n'est pas plus romande que les Tours d'Aï et que bien d'autres : aussi, tant qu'il y aura des Ormonens sous le soleil, le vieux Tarent conservera son nom local et ne se laissera point débaptiser sans raison.

Les flancs escarpés du Chaussy sont pénibles à gravir et ne présentent pas grand intérêt. Le sommet, toutefois, est un site remarquable en face des Diablerets, que nous visiterons par la suite. S'il aime à scruter les lointains horizons, le Chaussy commande d'autre part la vallée des Ormonts dans toute sa longueur, ainsi que les hameaux et les villages qui bordent la Grande-Eau : les Iles, les Diablerets, le Plan, Vers l'Eglise, le Sépey avec Cergnat, et Leysin, dont les sanatoria se dressent sur un plateau abrité où de nombreux malades viennent prolonger un peu leur existence. Nous voyons aussi de haut le chemin des Voëttes, qui s'engage sous bois près des chalets des Fornaches, et passe par Aigremont pour aboutir à la Comballaz. C'est la voie ordinairement suivie pour se rendre des Ormonts au



Lac Lioson.

Chaussy par le lac Lioson. Mais nous, qui faisons le trajet en sens contraire, nous descendrons du sommet en passant par le col de la Cheneau ; de là, un couloir, où l'on ne court aucun risque si l'on sait marcher sans faire rouler les pierres, nous permet d'aller directement à Lioson.

C'est un lac vraiment sauvage que celui de Lioson, dont le bassin élevé s'est creusé près des sommets cornus qui lui font un cadre sévère. Là, rien d'apprêté, rien de factice, ni de coquet : la nature seule donne au lac son caractère de grandeur sérieuse, son cachet de poésie. La limpidité de ses eaux bleues en fait un miroir où se réfléchissent les pentes avoisinantes, et l'on croirait parfois voir la montagne se prolonger sous l'eau et les troupeaux brouter l'herbe des pâturages à cinquante mètres de profondeur sous les flots du lac.

On n'a plus entendu parler du servant de Lioson depuis le jour où, pour se venger de l'affront qu'un berger lui avait fait, il précipita le bétail dans des abîmes. Le dernier accident qu'il faille relater, c'est, au cours de l'hiver 1904-1905, la destruction par une avalanche du chalet de la Cheneau, vieux, disait-on, de trois cents ans. Un nouveau chalet se dresse maintenant sur les ruines de l'ancien, et l'on travaille même à établir jusqu'au lac une route carrossable. Prends garde, Lioson! prends garde aux hôtels et aux automobiles.



Tour et lac d'Aï.

A côté des sources de l'Hongrin, qui serpente au travers des mousses, nous trouverons un sentier pour descendre aux Fontaines, petit hameau à l'extrémité du plateau des Mosses. Comme nous l'avons dit, la route des Mosses relie Aigle à Château-d'Œx par la vallée de l'Etivaz; mais les neiges qui s'amoncellent en hiver sur ce col élevé interrompent souvent les communications. Durant la belle saison, ce passage est très fréquenté, et si les alpinistes ne s'y

attardent pas longtemps, d'aucuns cependant s'arrêtent à l'hôtel de la Comballaz pour y séjourner. Ils auront alors l'occasion de faire l'ascension du Mont d'Or, qui gagne à être vu de près et connu. Vu du Sépey, le Mont d'Or n'a rien d'engageant : aride, sec et déboisé, il semble mériter le nom de « montagne pelée ». De la Comballaz, on y monte en général par l'arète sud-est ou par celle de l'ouest, à moins qu'on ne désire passer par le cirque du Larzay, chemin plus mouvementé qui exige une certaine habitude de la montagne. Au pied du Mont d'Or, la Pierre du Mouëllé dresse, sur le col du même nom, sa tête arrondie. Voici plus loin la Tour de Famelon, qu'on gravit en passant, et finalement les deux sœurs jumelles : les Tours d'Aï et de Mayen. Ces deux cimes sont séparées par une brèche profonde, sorte de créneau qui pourrait être l'œuvre des géants belliqueux dont parle la mythologie.



Sommet de la Tour d'Aï.

Sans présenter de grandes difficultés, l'ascension de la Tour d'Aï, — 2334 mètres, — peut em-

barrasser certains novices : arrivés au bas de la cheminée, ils hésiteront peut-être à en remonter les parois par une sorte d'escalier naturel et à franchir ensuite les pentes vertigineuses qui aboutissent au sommet. Plus facile à gravir que sa sœur, la Tour de Mayen offre un panorama semblable à celui que nous admirons du haut de la Tour d'Aï : d'un côté le bassin du Léman avec les Alpes de Savoie et les Préalpes, de l'autre une série de massifs parmi lesquels il convient de citer le mont Blanc, le Combin, le Cervin, la Dent Blanche, les Mischabels et les Alpes bernoises.

C'est en général de Leysin qu'on fait cette course aux Tours d'Aï, et l'on peut choisir d'autres buts d'excursions encore : la Chaux Commune, par exemple, le col de Tompey, le pâturage de Prafondaz, ou simplement les chalets et les lacs d'Aï et de Mayen. Mais nous, qui avons hâte de gagner des sommités plus élevées, nous disons du haut des Tours un dernier adieu aux Préalpes et aux Alpes moyennes et nous descendons prendre aux Agittes un jour de repos avant d'attaquer la Dent de Morcles.

Le vallon des Agittes dort entre les Tours d'Aï et le Mont d'Arvel chanté par Henri Warnery :

Sur la montagne de l'Arvel,
Je sais un frais abri,
Là-haut perdu tout près du ciel,
Au bord des bois fleuris.
Par les vallons et les plateaux
On n'entend au lointain
Que les clochettes des troupeaux,
Et dans les grands sapins
Le vent qui souffle doucement
Et fait chanter le bois dormant.
Chantez! ô voix
Des monts, des bois
Du doux pays romand!

Qu'on nous permette de citer encore deux couplets, qui sont d'une plume autre[1] :

Sous l'œil ardent du jour, par les gazons rapides,
Par les gorges arides,
Je monte sur la Tour,
Sous l'œil ardent du jour.

Au bord du lac Nerveau j'ai vu la fleur cachée,
Et la forêt penchée,
Et le couchant si beau
Au bord du lac Nerveau.

[1] *Chansons lointaines*, livre IV : « De la montagne à la plaine. »



Chaussy vu du col des Mosses.

L'auteur de ces vers est Juste Olivier qui écrivait, en 1860, à son ami Sainte-Beuve les lignes que voici : « Vous rappelez-vous les Agîtes, au pied de la Tour d'Aï, où je fus un jour votre guide? J'y ai été celui de ma fille. Or, devinez qui j'ai trouvé au chalet? Un ami de Lèbre et de Frédéric Monneron, toujours fidèle à ces mêmes montagnes où il nous hébergeait autrefois. Et devinez encore avec



Chaîne de la Paraz vue des Mosses.

qui je l'ai trouvé en entrant au chalet? Avec vous-même, car il lisait *Port-Royal.* »

Le chalet des Agittes dont il est question est celui de la Sarce, dont le propriétaire d'alors, le pasteur François Bertholet-Bridel, s'était plu à grouper autour de son foyer des hommes tels que Sainte-Beuve, Juste Olivier, Adolphe Lèbre, Charles Secrétan, le philosophe vaudois, Frédéric Monneron, Henri Durand, et tant d'autres, auxquels il offrait une hospitalité cordiale et sa bonne amitié.

On se représente ce que devait être à la Sarce la vie intellectuelle du petit cénacle réuni par l'amabilité de Bertholet. Tantôt, à l'intérieur du chalet, on discutait philosophie, critique, histoire, littérature et poésie; tantôt encore, sous les sapins, on vivait d'une vie toute méditative et contemplative, ou bien l'on se

perdait dans les vastes pâturages, parmi les herbes et les fleurs, et l'on gravissait les sommets avoisinants. Je ne m'imagine pas, d'ailleurs, que, même sous l'égide d'Olivier, Sainte-Beuve se soit beaucoup aventuré sur les hauteurs : il devait préférer les lieux ombragés où l'on s'installe de son mieux pour faire la sieste.

Quoi qu'il en soit, presque tous les visiteurs de la Sarce y ont laissé, en prose ou en vers, un souvenir de leur séjour. On sait qu'Henri Durand eut en vue le



Chalet de la Sarce aux Agittes.

toit hospitalier des Agittes lorsqu'il écrivit la pièce de vers intitulée *Le Chalet* :

Allons, amis! voici l'aurore,
Voici l'aurore à nos vitraux!
Sous le brouillard qui s'évapore
On aperçoit les grands troupeaux;

Debout! car la vache qui brame
Déjà nous vient offrir son lait;
Le soleil brillant nous réclame,
Debout! debout dans le chalet!

De son côté, Monneron composa à ce sujet quelques vers qui devaient servir d'introduction à son *Poème des Alpes* et qui n'ont été publiées que tout récemment[1].

[1] Almanach *le Bon Messager*, 1905.

Et plus tard, songeant aux amis morts et à ceux qu'un travail absorbant empêchait de se retrouver aussi souvent qu'ils l'auraient voulu, Olivier se reporta en imagination aux jours ensoleillés passés dans l'alpage des Agittes et composa ce morceau célèbre à plus d'un titre : *Et in Arcadia.*

Un sentier pittoresque nous ramène dans la plaine en passant par Corbeyrier, où l'on fait des séjours d'été et même d'hiver. En 1584, des rochers tombés des monts écrasèrent Corbeyrier et, continuant leur chute, vinrent jusqu'à Yvorne causer de graves dégâts. Ces deux villages restaurés sont aujourd'hui plus florissants que jamais.

Au bas de la vallée des Ormonts, voici la ville d'Aigle avec ses hôtels, son vieux château et son chemin de fer électrique qui monte à Leysin.

D'Aigle, et pour terminer cette série de courses, nous irons à Lavey par un chemin passant à travers les jardins, les forêts de châtaigniers et les vergers d'Ollon et de Bex. La colline de Saint-Triphon porte sur sa pente sud le village du même nom, et laisse se dresser à son sommet la vieille tour carrée qui domine la vallée. Ailleurs, voici la tour ronde de Duin, couronnant un autre coteau. Ces éminences, auxquelles il faut joindre celles de Charpigny, de Chiètres et du Montet, près de Bex, forment autant d'îlots qui ajoutent une note originale à ce paysage de plaine.





LA DENT DE MORCLES, UNE VICTIME DE LA GUERRE

Je ne sais rien de plus agaçant que la Petite Dent de Morcles vue de la vallée du Rhône. En levant les yeux, on a devant soi la superbe paroi de rochers au sommet de laquelle sont taillés les « nids d'aigle » du fort de Savatan, épée de Damoclès suspendue au ciel des bains de Lavey. Au-dessus, par delà l'arête qui va de Morcles à la Riondaz, se dessinent les lignes extraordinairement ascendantes des Dents de Morcles « dont les deux tourelles vacillent au haut des airs, » dit Rambert. On ne saurait séjourner dans la contrée sans être pris d'un irrésistible besoin de s'aller jucher sur les derniers cailloux de ces cimes qui semblent vous narguer. Et nous voilà bientôt engagés sur le petit sentier qui prend derrière les bains et se faufile parmi les arbres et les broussailles du bois où se déroulent ses innombrables lacets. La pente est forte, convenons-en, mais on a du moins la sensation de s'élever rapidement. D'ailleurs, nous rejoignons sans tarder le chemin plus aisé que nous aurions pu suivre dès le village de Lavey. Encore eût-il fallu prendre garde de s'aventurer sur le domaine des fortifications dont sentinelles et canons défendent

les abords. Passons au large! Aussi bien le paysage est-il plus attrayant dans le vallon où l'Avençon de Morcles creuse son lit. Nous longeons la rive droite du torrent qu'on entend bouillonner au fond de ses gorges, et soudain, dans la vallée qui s'évase légèrement à sa partie supérieure, Morcles apparaît, tel un nid construit



La Chaîne des Muverans

dans le flanc creux des monts. Avec ses rues pavées et ses vieux chalets, ce village ramassé sur lui-même ne manque pas de pittoresque. Mais c'est un nid, et les oisillons, serrés les uns contre les autres, doivent s'y trouver d'autant plus à l'étroit qu'au dehors il n'est guère d'emplacement propice à leurs ébats. Morcles est un

gentil refuge pour la nuit : de jour, il faut pouvoir ouvrir ses ailes et gagner les hauteurs. Pareils au merle qui sautille de branche en branche et attend d'être au faîte du sapin pour entonner sa chanson matinale, nous quittons Morcles, notre nid, pour aller au sommet de la Dent proclamer la joie de vivre à l'air pur et au



et des Dents de Morcles vue de Leysin.

grand soleil du bon Dieu. Une fois l'Avençon franchi, au delà du village, il faut attaquer la longue arête qui nous conduira jusqu'à la Grand'Vire. Et c'est une interminable grimpée, sous bois d'abord, puis dans des prés verts où l'on rencontre successivement les chalets de l'Haut et ceux des Têtes. Enfin là-haut, sur un terrain

rocailleux, voici Riondaz avec ses baraquements militaires adossés à la montagne et sa petite place d'exercice où les manœuvres de compagnie sont, je l'atteste, fort mal commodes. Par contre, il vaut la peine d'avoir monté la garde sur cette esplanade par une belle nuit d'été, alors que la lune blanchit les rochers des sommets et que tout en bas, à nos pieds, le Rhône déroule son ruban clair dans la vallée pleine d'ombres. Seules les lumières, parmi lesquelles celles de Bex et celles de Saint-Maurice, indiquent la situation des villes et des villages endormis. Reposez en paix, gens de la plaine : du haut de l'Alpe, en face de la Dent du Midi qui se dresse, elle aussi comme une sentinelle, les « observateurs » protègent votre sommeil contre un ennemi... fictif heureusement !


Escarpements de la Petite Dent de Morcles, vus de la Grand'Vire.

Toutefois, ne nous arrêtons pas en si beau chemin ; après une halte d'une minute, — le temps de reprendre haleine, — laissons Riondaz au-dessous de nous et : oblique à droite... marche ! Tantôt sur des cailloux étalés en désordre, tantôt sur des proéminences rocheuses, on escalade jusqu'à la Grand'Vire la pente abrupte et tourmentée. Les alpinistes donnent le nom de *vire* à une sorte de sentier naturel qui permet de contourner des parois de rochers en les traversant suivant une ligne horizontale ou

parfois en écharpe. Suspendu sur des précipices, ce rebord, en général fort étroit, peut être par endroit presque interrompu par un couloir. Ailleurs, au contraire, il s'élargit et se creuse en caverne sous le roc qui surplombe, laissant juste assez de place pour passer en rampant. La Grand'Vire, où nous nous trouvons pour l'instant, ne présente pas ces difficultés, mais on serait embarrassé de trouver dans les Alpes de notre canton une vire aussi longue et qui coupe plus nettement une muraille plus étendue. Sans prétendre suivre ce passage jusqu'à l'épaulement sud-est du massif, nous nous y installerons, à l'emplacement de la *Salle-à-manger*, où la tradition veut qu'on prenne un léger repas. Aussi bien voulons-nous jeter les yeux sur la vallée où l'on voit courir les trains du Simplon avec leur panache de fumée. Bon voyage! Nous ne nous laissons pas tenter par le remous de civilisation qu'une vie enfiévrée fait tourbillonner dans les cités. A nous les rêveries sur l'Alpe! à nous, dans la solitude, les spectacles magnifiques, les scènes intimes, la paix bienfais.... poum! poum! poum!



Cascade de l'Avençon de Nant.

Ah! oui!.. la montagne aussi a ses panaches de fumée: ils s'élèvent des rochers blancs de Dailly, de l'Aiguille, de Riondaz, de Sur-le-Cœur, de la Tourche, de Javernaz, que sais-je?

Les shrapnels bien *tempés* éclatent dans l'air et font tomber leur grêle de balles sur des *servants* en carton; les obus, s'écrasant sur le sol, soulèvent une gerbe de cailloux et de terre. Et sur nos têtes, les coups de mine se succèdent, projetant dans les couloirs des avalanches de pierres.... Ciel! c'est le « chambardement » général!



Dents de Morcles et Glacier des Martinets.

Partout, les batteries des forts sont en action. Des chemins stratégiques parcourent la montagne, et la Grand'Vire, elle-même, se transforme en une route par où les canons gagneront le sommet de la Dent dès que la dynamite aura fini son œuvre. Des casemates se creusent dans le roc, prêtes bientôt à recevoir l'homme des cavernes de notre époque, le soldat de forteresse. On entend, tout près, crépiter les pièces Maxim, et, stupéfaits, nous nous garons pour laisser passer une section de mitrailleurs avec armes et bagages. Puis les observateurs, *cacolets* au dos, déroulent de leurs bobines les câbles téléphoniques, agitent leurs drapeaux à signaux, et, sautant d'une roche à l'autre, vont en chantant leur hymne de guerre.

A ce vacarme, la montagne a tressailli d'aise; il lui prend des instincts belliqueux : d'ailleurs, ces myriades de petites pointes aiguës qui se dressent avec fierté

sur la rampe n'ont-elles pas l'air de s'élancer, elles aussi, à l'assaut de la Dent de Morcles, comme une vague énorme de fantassins ivres de conquêtes? Cependant, la figure allongée et les traits bouleversés, les guides des Plans nous rejoignent. « Messieurs, disent-ils, nous sommes flambés! l'Alpe est aux ennemis! » Et, pris de vertige, nous nous élançons tous à l'assaut, par le Nant Rouge, pour devancer l'assaillant et monter une fois encore sur le sommet de la Dent d'où notre œil aimait à scruter l'horizon.

Pour aujourd'hui, passons les lointains sous silence : nous en verrons suffisamment ailleurs, et, d'ici, nous ne saurions mieux faire que d'abaisser nos regards sur la plaine du Rhône qui s'ouvre une porte gigantesque entre la Dent du Midi et celle de Morcles.

Dominant la pente continue et régulière que nous venons de gravir, nous jouissons de la plus prodigieuse des vues plongeantes. « Rien de plus commun que des brèches plus ou moins profondes pratiquées dans les murailles des Alpes, dit Rambert [1].... Mais aucune n'atteint à la puissance de celle de Saint-Maurice. La brèche de Saint-Mau-

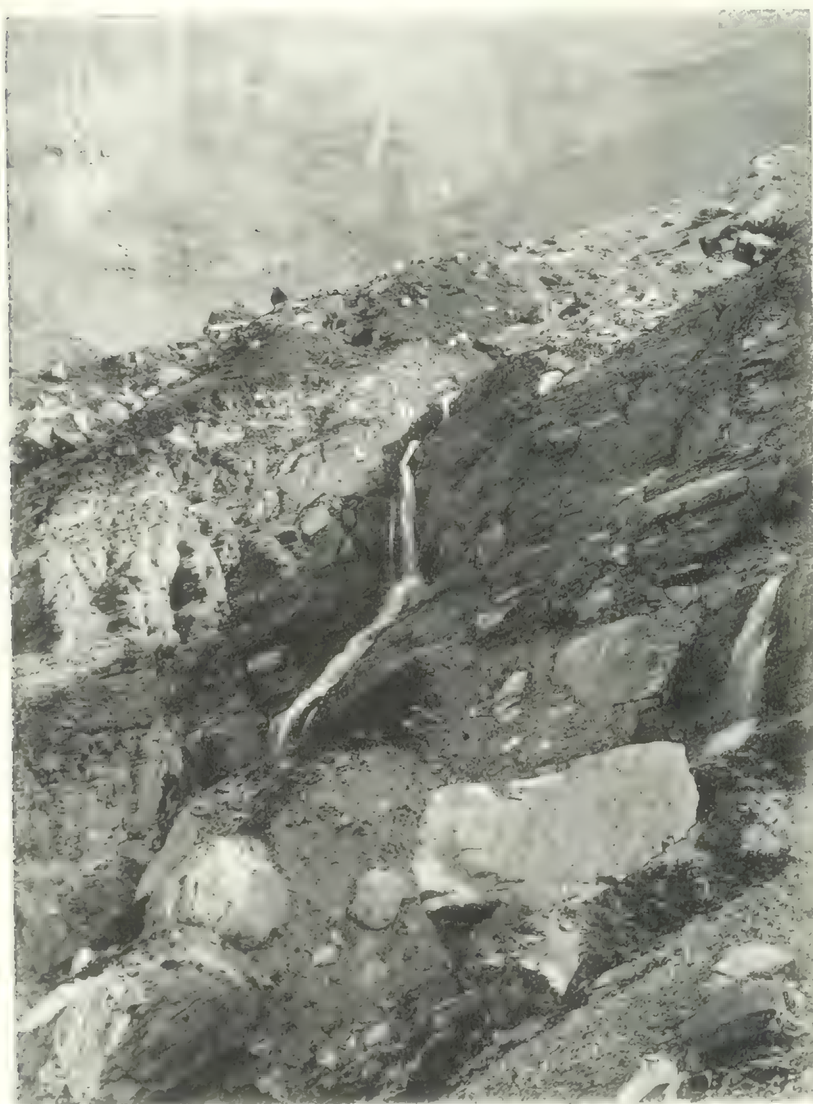


Les Grands Cercles et le glacier des Martinets.

[1] Rambert, *Alpes suisses :* Villars-Chésières.

rice coupe jusqu'à la base, jusqu'à la racine même de la montagne, une des principales chaînes des Alpes suisses, la seconde en importance, celle qui, du Grimsel et du Finsteraarhorn, se continue sans interruption jusqu'au Buet et par delà.... Il n'existe rien de pareil sur aucun autre point des Alpes suisses.... Il semble qu'un des géants de la fable, un Roland titanesque, ait pourfendu la montagne de deux coups de sa Durandal, l'un de droite, l'autre de gauche, et que les choses, dès lors, soient demeurées en l'état.... A la profondeur de la gorge correspond l'élancement des cimes. »

Mettant ensuite à ce Roland pourfendeur de montagnes son nom géologique, Rambert le montre « toujours là, travaillant sans relâche : c'est le Rhône. »



L'Avençon de Nant.

Le Rhône, en effet, a formé et dégagé la Dent de Morcles, — 2980 m., — avec sa pente égale, sans terrasse ou, pour parler un langage alpestre, sans « replat, » et qui s'élève tout d'une haleine, ainsi que l'Altmann, le Hundstein, la Freiheit et tel autre des sommets appenzellois qui dominent le Fählensee. Le versant nord est tout différent : ce n'est plus la pente unie et accessible, mais bien une formidable paroi de rochers dont les

précipices surplombent le glacier des Martinets et au-dessous desquels s'ouvrent les vallons d'Auzannaz et de Nant où nous allons descendre. La paroi nord est encore impraticable, et, de préférence à la haute arête qui nous mènerait par la Tête Noire et par la Dent aux Favre jusqu'au Grand Muveran, nous reprendrons sans autre notre couloir du Nant Rouge jusqu'à la Grand'Vire pour gagner ensuite, au delà du Roc Champion et du sommet des Martinets, le col des Périblancs, d'où les guides des Plans examinent avec soin les escarpements de la Petite Dent de Morcles, désireux d'y trouver un chemin nouveau propre à remplacer celui que les militaires se sont adjugés et à satisfaire les amateurs de varappe. « Voyez-vous, disent les Veillon et les Marlétaz, la première victime de la guerre, c'est la Dent de Morcles ! »

Du haut du col des Périblancs nous voyons toujours, à nos pieds, l'Aiguille, partie culminante des forts, puis les pâturages de Praz Riond et de Praz Beneux, où le sifflement des balles se mêle au carillon des troupeaux ; enfin, la paroi de la Rosseline. D'autre part, du côté nord, voici toute une série de vallécules dont les



La vallée de Nant.

divers torrents coulent dans des lits bordés de gazons verts. Javernaz d'abord, dominé par la Tourche et par la Croix de Javernaz, dont les pentes fleuries sont chères aux botanistes, puis Auzannaz : deux vallons bien alpestres, qui l'un et l'autre, indifféremment, nous conduiraient aux Plans de Frenières.

Mais, si vous m'en croyez, nous descendrons plutôt par le pittoresque vallon



La vallée de Nant.

de Nant qui s'étend à notre droite et serre de plus près la chaîne des Hautes Alpes. La vallée de Nant peut avoir son égale, elle n'a pas sa pareille. Mieux que toute autre, elle a su garder son cachet antique, ses caractères devant lesquels l'industrie et l'exploitation hôtelière se sont inclinées et qui en font aujourd'hui le type de la vallée vaudoise de jadis. Les effets sont aussi variés que savamment gradués, et si l'on remonte de Pont de Nant jusqu'aux sources du torrent, — un Avençon! encore, — on ne pourra qu'admirer la diversité des scènes, leur belle ordonnance et la rigoureuse logique qui les enchaîne les unes aux autres. Les transitions se font tout naturellement : aux sapins sombres dressés sur des mousses étalées en

tapis blond-roux succède le gazon d'un pâturage émaillé de fleurs. Lentement, les vaches s'éloignent du groupe de chalets rustiques où le maître-vacher, manches bouffantes aux épaules, travaille le lait dont il a rempli la panse de sa chaudière rebondie. Viennent ensuite des mélèzes dont les formes biscornues attestent la violence de la lutte engagée entre la végétation et les avalanches. Les cailloux épars sur le terrain accaparent la place au détriment de l'herbe. Jusqu'ici, la vallée s'élève insensiblement ; mais il s'agit maintenant de gravir une pente plus raide, à côté de l'Avençon qui tombe en cascades. Quelques mottes de terre gazonnée, quelques buissons, quelques troncs décharnés encore, et des pierres, des pierres surtout.



L'Avençon de Nant, partie inférieure.

Du verdoyant rez-de-chaussée que nous venons de quitter, nous avons atteint, pour ainsi dire, le premier étage de la vallée : c'est un plateau incliné dont le glacier des Martinets, qui s'adosse à la Dent de Morcles et à la Dent aux Favre, forme la partie supérieure. Qu'on ne se laisse point tromper par ce mot de plateau : il sert à traduire une impression générale. En réalité, nous avons sous les yeux le sol

le plus mouvementé qui soit dans la vallée : monceaux de pierres agglomérées en tumulus, dunes de gravier, blocs isolés, couverts de genépis odoriférants, chaos, dédale où deux voyageurs pourraient errer longtemps sans se rencontrer... autant de vestiges trahissant l'action passée d'un glacier déchu. Le voici, ce pauvre glacier : c'est celui des Martinets, hanneton qui fuit le soleil et s'étire à l'ombre des monts. Pour ne pas l'humilier, nous le regarderons à distance seulement, du pâturage de Nant, et nous le verrons couronné de ces hautes cimes dont la vallée se fait un cadre merveilleux, murailles fantastiques qui, de la Dent de Morcles, vont jusqu'au Muveran. La flânerie est douce, au pied de ces parois qui enveloppent de leur ombre le frais berceau de Nant. Etendu sur le gazon, la face tournée vers le ciel, on voit les rayons d'un soleil matinal franchir la Frête de Sailles, se faufiler par toutes les brèches de l'arête qui nous domine, et venir s'abattre sur le versant opposé de la vallée au travers de laquelle ils tracent leurs larges raies lumineuses. Mais l'astre du jour monte à l'horizon ; bientôt il éclaire, au-dessous de la Dent Rouge, les pentes d'herbe où se dessine alors la silhouette du massif des Muverans. Le soir, naturellement, les rôles seraient intervertis et la Dent Rouge, à son tour, détacherait son ombre sur les flancs du Muveran. Le soleil a quelque peine à pénétrer jusqu'au fond même d'un vallon gardé par des sentinelles aussi élevées, et qui sont bien propres à y entretenir cette humidité dont maint touriste s'est plaint. Pourquoi donc lui imputer à péché ce caractère qui fait peut-être l'un de ses charmes principaux ? Allons ! allons ! faites bonne provision de fraîcheur : vous regretterez plus tard l'ombre du val de Nant.





La Frête de Sailles et le Petit Muveran.

LE GRAND MUVERAN ET SES SATELLITES

Au-dessus de Pont de Nant, à gauche du rocher sur lequel les noms de Muret, d'Olivier et de Rambert se détachent en lettres rouges, nous prendrons le sentier qui s'élève jusqu'à la Larze, un pâturage dont les pentes abruptes aboutissent à la paroi de rochers qu'il s'agit de traverser pour atteindre la Frête de Sailles. « Nous montons péniblement le long des gazons de la Larze, alpage isolé et perdu, sorte de socle ou de soubassement oblique, sur lequel paraît reposer l'énorme pyramide du Muveran. » C'est Louis Favrat qui monte ainsi péniblement... mais il n'est pas le seul! Tandis que vous traînez en arrière, vos voix montent jusqu'à mes oreilles, et j'entends vos imprécations: « peste de sac! sale grimpée! diable de soleil! » Oh! ho! vous les amateurs de soleil, vous êtes trop bien servis? J'en demeure d'accord: sac à terre! repos! — Nous attendrons, pour aller plus avant, la fraîcheur du soir et la lune. Alors, nous irons chercher la vire qui court, ainsi qu'une corniche, le long des rochers déchirés et coupés en maint endroit de couloirs d'une déclivité

effrayante. La lune éclairera les arètes seulement, laissant dans l'ombre le fond des ravines ; c'est égal, je me fais fort de suivre la bonne vire. Voici déjà le Roc Chasseur, que d'aucuns nomment aussi Pierre aux Chamois. « C'est, dit L. Favrat, un bloc qui a longtemps servi de reposoir aux chasseurs ; si leur coup de carabine avait été heureux, ils y déposaient, sous une petite pierre, une pincée de poils de chamois, et les passants de regarder et de dire : « Ah ! l'oncle Philippe a fait bonne



Vue prise au Grand Muveran.

chasse.... » En 1857, il est arrivé à l'oncle Philippe (Marlétaz) de laisser deux pincées de poils sur la pierre : ce jour-là il avait eu deux chamois et il était redescendu des hauts rochers du Muveran avec un poids de cent trente livres au moins. »

Ecoutez ces pas !.. ces pierres qui roulent !.. des chamois, pour sûr !..

Oh ! que non point ! Vous les confondez avec leurs cousines : *chamois à sonnettes !* De fait, ce sont les chèvres qui retournent au pâturage de la Larze. Vieilles biques haut encornées, et jeunes cabris encore imberbes dégringolent à qui mieux mieux les étages du Muveran. Le vénérable bouc à la barbe de fleuve semble abdiquer son autorité pour se laisser guider lui-même par le caprice de ces dames, qui, à notre approche, suspendent un instant leur course échevelée, et, la tête légère-

ment inclinée, jettent sur nous un regard interrogateur.... « Ah! Gringoire, qu'elle était jolie la petite chèvre de M. Seguin! qu'elle était jolie avec ses doux yeux, sa barbiche de sous-officier, ses sabots noirs et luisants, ses cornes zébrées et ses longs poils blancs qui lui faisaient une houppelande! »

Laissons le troupeau redescendre au chalet et, de notre côté, poursuivons notre



Sommet du Grand Muveran.

route le long de la vire d'abord, puis au travers du pierrier qui nous conduit à la Frête de Sailles. De là, quelque cent mètres de descente sur le versant valaisan et nous prendrons, à la Cabane Rambert, une demi-nuit de repos avant d'attaquer, au matin, les derniers escarpements du Grand-Muveran, — 3061 m. — Impossible de présenter cette montagne mieux que ne l'a fait un de ses vieux habitués, Eugène Rambert, dont à juste titre on a donné le nom à la cabane. « Le Muveran, dit-il, est un massif de rochers, aux contours sévères, dont le sommet dépasse trois mille mètres. Le flanc principal, du côté nord et nord-ouest, ne présente qu'une immense ravine, sillonnée du haut en bas de fissures et de gorges, que séparent des arêtes étroites, dont les dentelures accumulées d'étage en étage, fouillis étrange de pics à

moitié démolis, semblent les restes d'un entassement monstrueux, calculé pour l'escalade du ciel.... Peut-être ne se fait-on pas une idée complète de ce que les Alpes peuvent offrir d'énergiques horreurs, si l'on n'a pas parcouru ces flancs bouleversés.

» Peu de montagnes changent d'aspect d'une manière aussi étonnante et rapide; bien peu surtout se prêtent à des jeux de lumière aussi variés. Il tourne le dos à l'aurore qui n'en effleure que les plus hautes arêtes, et les frange d'une bordure de pourpre: mais bientôt, entre les déchirures du sommet, le soleil darde des rayons obliques, qui se déploient en éventail, glissent sur la couche d'ombre où se dérobent les flancs de la montagne, et vont verser leur lumière sur les pâturages de la vallée; d'heure en heure ils rasent la pente de plus près; une pointe brille, puis une autre, jusqu'à ce que toutes les arêtes, vivement illuminées, détachent sur l'obscurité des gorges le relief de leurs escarpements. Cependant le soleil continue à monter; ses rayons plus perpendiculaires pénètrent graduellement dans les profondeurs des ravines; les parties encore ombrées ne forment plus que des bandes étroites, irrégulières, coupées, qui indiquent le fond des fissures, et quand il arrive au zénith, il achève à peu près de se lever pour le Muveran. Ce n'est qu'après midi qu'il le regarde de face : alors il y a un moment où, de la base au sommet, avec ses hachures innombrables, ses enfoncements et ses saillies, toute la ravine étale en plein soleil le désordre de ses flancs. La pierre en devient tiède, et il est difficile d'imaginer une muraille de précipices plus haute et plus tourmentée, chauffée de rayons plus directs. »

Et pourtant, comment dire la surprise du touriste qui atteint le faîte de ce massif? Ce n'est pas une déception, non sans doute: le sommet du Muveran donne beaucoup, mais il donne autre chose que ce qu'on en attendait. Sur un corps aussi trapu, l'imagination se plaisait à mettre une tête large, et c'est bien l'impression que produit le Muveran à qui le voit d'en bas, et même des rives du Léman. Erreur complète: le sommet n'est qu'un point, le plus haut, sur une arête qui donne à la montagne l'aspect d'un feuillet redressé; feuillet épais, il est vrai, mais dont la tranche, plus mince, permet aux regards de plonger à la fois sur les deux versants qu'elle commande. Moins confortable que d'autres, ce sommet offre cependant une vue très étendue sur les cimes qui forment à l'horizon une ligne hardie et profondément dentelée: le mont Blanc, avec sa couronne de pics dont



Le Grand Muveran vu du pâturage de l'Avare.

l'Aiguille Verte, celles du Chardonnet, d'Argentière, du Géant et le Tour Noir sont autant de fleurons dorés au soleil. Puis le Grand Combin, dans toute sa majesté, ayant à sa suite les géants du Valais : Dent d'Hérens, Cervin, Dent Blanche, Weisshorn, Mont-Rose, d'autres encore jusqu'au lointain Monte Leone, jusqu'au Saint-Gothard. D'autre part, voici le Bietschhorn et le groupe des Alpes bernoises vues en enfilade : Jungfrau, Mönch, Eiger et Finsteraarhorn. Glaciers étincelants, pyramides noires, dômes arrondis, arêtes aiguës, tel est le fond de ce tableau où se joue une lumière matinale, au sein de laquelle on distingue des tourbillons atomiques, si j'ose ainsi parler, de pures poussières d'air dansant leur folle sarabande.

Mesdames et Messieurs ! en voiture pour la descente : nous prenons l'omnibus. Entendons-nous ! L'*omnibus* est un vaste pierrier mouvant dont les cailloux roulent en masse sous le pied qui les foule. On n'a qu'à se laisser porter par cette vague de pierre qui s'achemine sans hâte le long de la pente en soulevant sur sa route un nuage de poussière farineuse dont on est bientôt poudré. Et l'on s'étonne de voir des jeunes gens dans la force de l'âge transformés soudain en vieillards à perruque grise et à barbe blanche.... Consolez-vous ! pauvres vieux : « le cœur un jour peut rajeunir ! » Au surplus, nous sommes au bout de nos peines. Un petit lavage à la cabane et vous retrouverez votre jeunesse pour passer une heure encore là-haut, sur la Frête de Sailles. C'est le bon moment : là-bas, à l'horizon, le soleil vient de quitter un ciel embrasé. Dans une profonde brèche, entre deux sommets de la Dent du Midi, un nuage flamboyant s'élève, tournoie un instant au-dessus du massif et se dissipe aussitôt. Et les teintes, atténuées déjà, sont plus foncées : le rouge ardent cède la place à des tons cuivrés dont les nuances changeantes varient d'une minute à l'autre ; reflets fugitifs, couleurs mobiles dont l'instabilité même fait le charme et que ni la plume ni le pinceau ne sauraient fixer sans leur ôter la vie.

Tandis que l'Occident s'agite encore aux dernières lueurs du jour, l'Orient s'endort dans la paix du soir. Au travers des brumes violettes on devine la chaîne des Alpes Pennines dont une lune d'argent commence à éclairer les plaines de glace. A les voir perdues dans ces lointains vaporeux, on ressent l'impression mélancolique que donne la vision d'un idéal dont on n'ose point espérer la réalisation.

Dressé sur le bord de la cuvette que forme, du côté valaisan, la partie supérieure de la vallée où coule la Salente, le Petit Muveran ne présente pas autant d'intérêt que son homonyme. On se demande d'ailleurs pourquoi il ne porterait pas

le nom de « Dent, » comme sa voisine la Dent aux Favre, qui n'a rien, elle, pour justifier cette appellation. Le Petit Muveran est une de ces pointes qu'on escalade en passant, comme hors-d'œuvre, et sans y attacher trop d'importance. Ce n'est point qu'il s'en faille moquer : plus dangereux et moins facile d'accès que le Grand Muveran, il fait, à l'occasion, des victimes, et ses parois abruptes ont vu se dérouler plus d'un drame. C'est au surplus un admirable point de vue pour contempler les formidables escarpements du Haut de Cry qui lui fait face. Plus décoratif que captivant, il gagne à être vu de la plaine : les riverains du Léman connaissent bien ce profil caractéristique qui se dresse à l'horizon, avec sa corne recourbée, prête à s'abattre sur les flancs du puissant rival qu'il cherche à imiter et dont il emprunte même le nom. Autrefois, avant la construction de la cabane, quand l'Alpe était peu connue encore, de nombreux chamois aimaient à se réfugier sur cette montagne, et leurs bonds étaient pour quelque chose, sans doute, dans la chute des



Intérieur de la cabane Rambert.

pierres qui tombaient de cette « espèce de corne bizarre, pointue, contournée, et qui, moins haute que les cimes voisines, a l'air de narguer le ciel plutôt que de vouloir y atteindre. »

Laissant le Muveran derrière soi, en suivant dans la direction du sud-ouest la crête allongée qui marque la frontière entre les deux cantons dont elle domine les



Le Grand Muveran et la Pointe d'Aufallaz vus de la Dent aux Favre.

hautes vallées, on arrive à la Pointe d'Aufallaz, sur le chemin de la Dent aux Favre. La Pointe d'Aufallaz, avec son arête rocheuse qui monte du Valais, semble hisser son nez par dessus la frontière pour humer l'air du Pays de Vaud. Il faut la franchir presque en son sommet pour trouver le passage qui permet d'aller de l'avant sur la sommité suivante. Là encore, nous cueillons quelques branches de genépi, la plante alpine par excellence, l'herbe fine, aromatique, qui semble absorber de l'essence de soleil dans ses feuilles et dans sa tige, la panacée dont on fera durant l'hiver des tisanes salutaires, et que le Révérend Père Gaucher lui-même serait heureux de distiller dans ses alambics. Elle est venue se cacher, cette plante aimée des alpinistes et des montagnards, dans les rochers d'un pays isolé, perdu,

et d'un aspect sauvage si jamais il en fût. Quelle dislocation, en effet, sur ce champ de bataille où les blocs brisés dorment leur sommeil de pierre, et où chaque caillou est une des lettres dont le temps écrivit cette page fabuleuse de la géologie! Dans leur désolation, ces ruines grandioses parlent d'un travail herculéen accompli dans un passé presque mythologique. Et voici, descendant sur le Valais, une assise



La Dent aux Favre, les Dents de Morcles avec le glacier des Martinets, les Dents du Midi.

de calcaire blanc et compact : son profil représenterait approximativement un escalier dont les degrés, rejetés en dehors, seraient des dalles inclinées et polies sur lesquelles rien ne saurait s'arrêter. On voit les fragments de roche détachés des hauteurs glisser, lentement d'abord, sur cette dalle, puis, accélérant leur vitesse, bondir de degré en degré, se morcelant sans cesse au cours de leur chute précipitée, et disparaître dans les profondeurs où ils se perdent en pluie de gravier. Une fumée s'élève, qui monte jusqu'à nous et nous apporte l'odeur âcre et forte des pierres choquées les unes contre les autres.

Pour atteindre le sommet de la Dent aux Favre, il faut se frayer un chemin entre le bord supérieur de la dalle et l'arête qui plonge sur le vallon de Nant étalé

au pied d'une paroi de rochers perpendiculaire, et haute de plus de mille mètres. Rien n'est plus éloigné de la forme d'une dent que le sommet sur lequel nous allons nous installer. Non vraiment! si nos ancêtres ont cherché dans leur bouche leurs points de comparaison, il fallait qu'ils eussent les mâchoires garnies de dents singulièrement arrondies! Parlez-moi de la « Tête aux Favre, » à la bonne heure! ou mieux encore de « l'Enclume au forgeron, » et je comprendrai! Quel que soit son nom, ce sommet présente une particularité singulière, ainsi que le remarquait Rambert : « Une vallécule en forme de jatte, profonde de quelques mètres et ordinairement à demi remplie de neige, s'y est creusée, on ne sait comment, en sorte que l'on y peut à volonté embrasser le plus vaste des horizons ou se cacher à l'univers, en ne se réservant qu'une échappée sur la voûte bleue.... » Quel siège pour un stylite! Quel lieu propice aux contemplations d'un de ces solitaires, surtout d'un solitaire de l'Inde, aux pensées grandes et tristes! Si pour mieux le mépriser, il voulait contempler de haut ce monde où nous nous agitons, il n'aurait qu'à regarder les villes de la plaine et le peu d'espace qu'elles occupent sur cette surface grisâtre, et le peu de fumée qu'elles font. Il les verrait et ne les entendrait pas; aucun murmure n'en monterait jusqu'à lui. Puis, pour les oublier tout à fait, ainsi que l'homme, qui les a bâties, et la terre qui les porte, il retournerait s'asseoir dans son creux, et de là, sans que rien vînt l'en distraire, il serait tout entier à la méditation de ce ciel, vaste néant de l'espace, où flottent quelques mondes dans l'immobile immensité. »





La Grande Eau et les Diablerets.

DES PLANS AU CHAMOSSAIRE

A côté des colonnes propres aux exercices anachorétiques des stylites, les Alpes vaudoises recèlent des retraites plus riantes : des nids de cailles se cachent au pied des hauts cigogniers. Nous avons déjà vu Pont de Nant, voici maintenant, à l'ombre des forêts voisines, la prairie verte, la « corbeille de verdure, » où les Plans prennent le frais parmi les fleurs. Que de souvenirs de littérature alpestre se rattachent à ce village aimé des Rambert et des Muret, pour n'en citer que deux ! Demandez-le plutôt à Philippe Marlétaz, le guide de l'auteur des *Alpes suisses* : il vous contera ses souvenirs d'antan, dont quelques-uns sans doute seront relatés ici, au cours de nos excursions.

Autant Mozart délasse d'une séance de Wagner, autant le doux sourire des Plans repose l'alpiniste des vues sévères aux lignes heurtées, des sommets arides

et décharnés. Et si peut-être on voulait plus de lumière, plus d'horizon aussi; on prendrait le chemin qui passe aux Torneresses, sentier ombragé qui domine Frenières et au-dessus duquel s'élèvent les parois blanches du Sex-à-l'Aigle. Après avoir passé l'Avençon d'Anzeindaz à la Scierie, au fond du vallon dans lequel il coule, on arriverait à Gryon dont les maisons s'étalent sur les rampes ensoleillées qui montent de Bex. Et tout d'abord, nous irons faire notre pieux pèlerinage au chalet de Juste Olivier. Un monument, récemment érigé sur la place du village, rappelle à qui pourrait l'oublier que Gryon est fier de compter parmi les siens ce poète vaudois qui fut le chantre de l'Alpe. De là, il contemplait de haut la plaine un peu lente alors à s'associer aux travaux du littérateur. Ici du moins, dans les fêtes alpestres, les pâtres interrompaient leurs danses rustiques pour écouter la voix émue du vieil aède dont le génie de la montagne inspirait les couplets. On aime à se représenter Olivier assis sur sa galerie, le soir, et contemplant la pyramide élancée de la Dent du Midi où la lune met ses premiers rayons. Cependant, Gryon s'assoupit, et le temple, entouré de chalets serrés les uns contre les autres, semble être un berger vigilant, debout au milieu de ses brebis endormies. A la chaleur du jour succède la fraîcheur des paisibles nuits d'été dont rien ne trouble le silence si ce n'est la basse profonde du torrent, aux accents graves et monotones portés par des brises légères. Alors Olivier se lève et descend au-dessous du village, au « Contour-du-Feu, » s'accouder sur le mur qui borde la route. Et rêveur, il traduit en vers la paix bienfaisante de l'Alpe, le murmure des vents, la chanson des eaux, la plaine étendue à ses pieds, avec ses lumières lointaines qui semblent autant de pétards éclatés dans l'obscurité.

Telle est encore l'impression qu'on garde d'une soirée passée à Gryon, malgré les pensions et le chemin de fer qui n'ont pas pu lui enlever ses charmes antiques, sa simplicité de bon aloi, sa vie de famille. On n'en dirait pas autant de la splendide terrasse où Villars et Chésières dressent leurs hôtels modernes remplis d'étrangers qui ajoutent à la bonne odeur des prairies en fleurs celles des odieux produits de la parfumerie. N'est-ce pas assez de la saine senteur des foins, des sapins et des plantes aromatiques que nous allons chercher sur les pentes du Chamossaire, jardins alpins naturels où la flore étale toutes ses merveilleuses richesses?

Par bonheur, la saison n'est pas encore avancée, et, pour atteindre le col de Bretayes, nous marchons sur un véritable parterre de fleurs aussi variées qu'abon-



Le Chamossaire en hiver vu de Leysin.

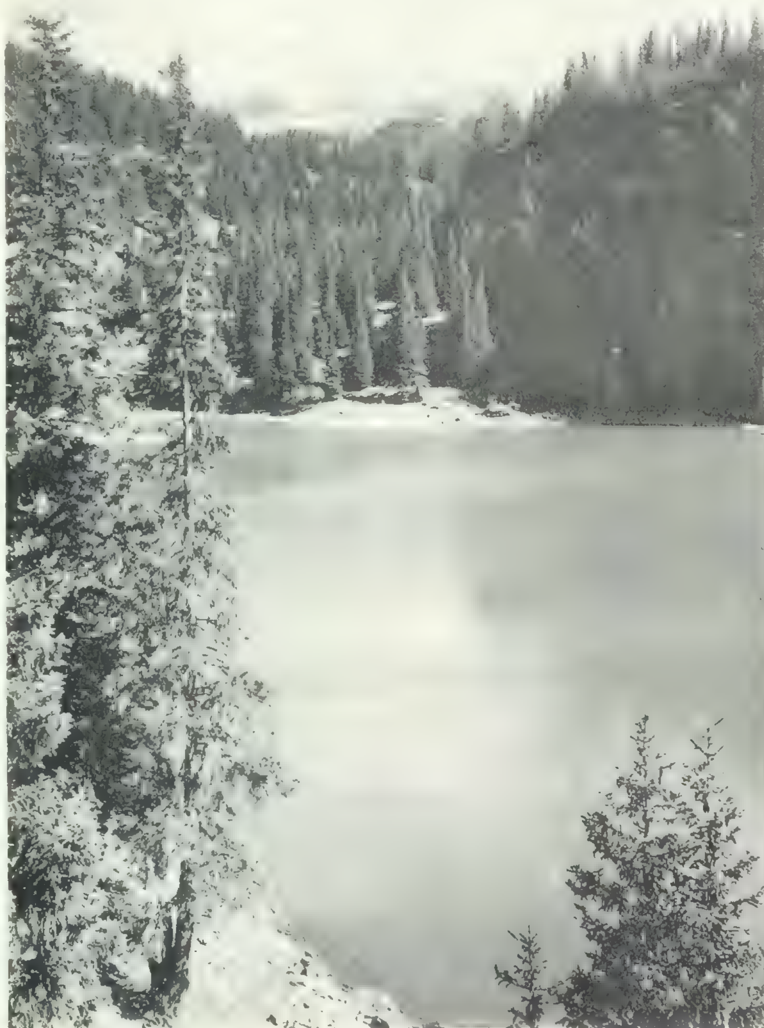
dantes. Parmi le rouge des rhododendrons et le bleu des gentianes on oublie la longueur et la monotonie de l'arête qui conduit au sommet. Par lui-même, le Chamossaire n'offre pas beaucoup d'intérêt; mais, isolé comme il est, avec un horizon libre de tous côtés, c'est un belvédère unique d'où l'on voit entre autres les Alpes de Gruyère et celles de Château-d'Œx, quelques cimes bernoises et valaisannes, le massif des Diablerets dans son ensemble, la chaîne du Muveran jusqu'à la Dent de Morcles, et le Mont Blanc surtout, dont la tête chenue se dresse au milieu des pointes granitiques qui lui font un noble entourage. A nos pieds s'étend la vallée des Ormonts avec le Sépey et Leysin sur son plateau, à mi-hauteur des tours d'Aï et de Mayen. Sur ce versant, le Chamossaire présente une série de parois de rochers coupées par des couloirs gazonnés où l'on se risque à cueillir des asters et des edelweiss remarquables par leur dimension. A franchement parler, ce n'est point la peine de risquer sa vie pour les edelweiss, ces *flanelles*, comme les montagnards ormonens les désignent si justement dans leur mépris. Néanmoins, ces rochers blancs donnent meilleur aspect au Chamossaire : c'est de ce côté qu'il faut le voir, de Leysin, en hiver, quand il se rehausse un peu sous son voile de neige.

Puis, au printemps, il a vraiment grand air avec ses avalanches dont le grondement sourd réveille les échos de la vallée, alors que la neige cascade de roc en roc, se précipite dans les bas couloirs et vient s'écraser contre le rideau des premiers sapins. Mais nous sommes au début de la belle saison, et nous allons descendre par le même chemin que tantôt, par l'arête émaillée de fleurs.



De Bretayes, en pas-

sant par le lac Noir, un étang sans importance, nous gagnons le lac des Chavonnes auquel s'appliquent à merveille les épithètes de « charmant » et de « délicieux. » D'une coquetterie toute naturelle, ce lac laisse néanmoins l'impression de quelque chose de trop paré, d'un peu artificiel : il a son écho, ses gondoles, et l'on ne serait pas étonné de voir une rangée de lampions l'illuminer, le soir, pour une fête vénitienne.



Lac des Chavonnes.

D'ailleurs, à qui le contemple de haut, entre les branches des sapins barbus, parmi lesquels il se dissimule, le lac des Chavonnes ne ménage pas ses effets, et je ne sais guère d'autre lac alpestre où nous puissions contempler plus directement à nos pieds les branches foncées des sapins baignées dans des ondes aussi vertes.

Voici plus loin le gras pâturage de Perche où nous pourrons « souper une crême » épaisse et riche. Récemment encore, cet alpage, sur lequel les hommes et les femmes de la Forclaz seuls ont des droits, voyait les pauvres de la vallée se grouper autour des chalets pour prendre leur part du beurre et du fromage distribués par les armaillis. Et Dieu m'est témoin qu'ils étaient bien servis ! A en croire la tradition, ce pâturage aurait été donné par la

noble Dame Isabeau de Pontverre aux bergers forclains qui lui avaient prêté main-forte en son castel d'Aigremont.

De Perche, en contournant le sommet du Meilleret, petite colline élevant sa tête ronde au-dessus des Ormonts, point de vue magnifique et qui ne le cède pas de beaucoup au Chamossaire, nous arrivons au col de la Croix dont les rochers blancs font songer aux rocailles d'un jardin botanique. Au-dessous du col, plus au sud, coule la Gryonne que nous traverserons pour nous rendre à Taveyannaz, dont les quelques rues pittoresques séparent des rangées de chalets bien alignés. Pâtres et citadins y fraternisent à la fête de la mi-été où Juste Olivier disait autrefois sa chanson :

Nous autres de Gryon — Dansons à Taveyanne,
Comme ceux de Lausanne — Dansent sur Montbenon,
Nous autres de Gryon.

Au-dessus du village se dresse le massif tourmenté du Culand dont une arête vient faire un cirque de rochers qui domine directement Taveyannaz. Ce sont les Rochers du Vent où nous trouverons un passage qui conduit dans la vallée de l'Avençon d'Anzeindaz, à Solalex.


Solalex et les Rochers du Vent.

On rejoint là le chemin qui, de Gryon, passe à Sergnemen, près du chalet bien connu de Juste Olivier, et remonte le long du torrent mugissant sous de superbes forêts de sapins. A la lisière supérieure



Gryon et les Dents du Midi.

des forêts s'étend la prairie de Solalex dominée par l'Argentine d'une part, les Rochers du Vent de l'autre, et là-haut, pour fermer l'horizon, la masse imposante des Diablerets aux lignes sombres et hardies. Suivant encore le cours de l'Avençon, nous atteignons bientôt les chalets d'Anzeindaz où la famille Moreillon nous hébergera dans son *Refuge* confortable, digne successeur du célèbre *Abri Cotier*. C'est là qu'il faut établir son quartier général si l'on veut rayonner quelque temps dans les environs :

Nous sommes bien, tenons-nous y :
Peut-être ailleurs serions-nous pis !





Anzeindaz et le Pas de Cheville.

ANZEINDAZ ET LES ENVIRONS

Le pâturage d'Anzeindaz, un des plus grands des Alpes vaudoises, étale au pied des Diablerets son immense plateau largement ouvert et dont la partie supérieure forme le col de Cheville, qui plonge sur la vallée de Derborence. Dans cette contrée sauvage où les parois colossales des Diablerets mettent une note sévère on éprouve vraiment des impressions de haute montagne. Pas un sapin pour ombrager le lit caillouteux d'un torrent presque desséché, pas un tapis de mousse, pas un ton gai. Le soleil lui-même s'efforce en vain de mettre un sourire sur ce pâturage protégé par de sombres remparts :

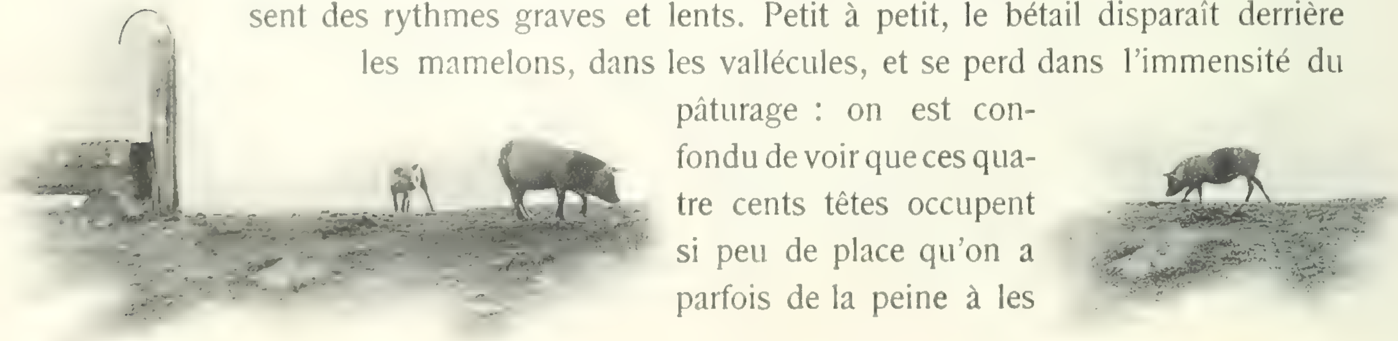
D'Anzeinde le haut vallon,
Sous les hautes cimes,
Est gardé par un donjon
Aux fossés d'abîmes.
Et donjon, tours et clocher
Sont d'un seul bloc de rocher.
C'est le val d'Anzeinde. JUSTE OLIVIER.

Si la nature lui a refusé la grâce, elle lui a donné d'autant plus de force, et Anzeindaz semble en avoir conscience : un peu mélancolique peut-être, il connaît sa puissance, et les chutes de pierres, dont la canonnade retentit sans cesse sur le



flanc des tours, ne parviennent pas à troubler sa paix faite de force et de résignation. C'est un étrange phénomène que cette impression de paix qui se dégage à la fois des sommets dressés vers le ciel et des champs bosselés qui, d'un mouvement large et ascendant, vont jusqu'au Pas de Cheville. Ce n'est pas à dire qu'Anzeindaz manque d'animation : le soir, les troupeaux sortent des étables où ils ont fui la grosse chaleur du jour ; de leur pas lent, vaches laitières, génisses, petits veaux et taureaux défilent devant nous en bramant, et les voilà bientôt tous inclinés sur le bassin de bois rempli d'eau fraiche. Plus délicate ou plus gourmande, une génisse, le cou tendu, le mufle relevé, boit à même le jet. Les chèvres en prennent aussi leur part avant d'aller promener leurs caprices « dans les endroits du pâturage les moins fréquentés des humains. » Des pourceaux, auxquels la nature et la fange ont fait des robes grises et même noires, se vautrent dans le bourbier. Don Grognard et Lady Truie, installés dans leur bain de boue, surveillent béatement les jeux d'esprit de leurs petits cochons d'enfants ! Les yeux brillent de malice, les oreilles s'agitent, les vrilles des queues frétillent... bref ! tout ce monde, insoucieux, est satisfait de son sort. De temps à autre, sans motif apparent, la bande part en un galop effréné et s'arrête sans plus de raison... du moins n'en pouvons-nous pas juger ! Les pourceaux donnent toujours la note comique et cela d'autant plus qu'on croirait souvent retrouver dans leur physionomie les traits de tel de nos amis !

Cependant les vaches, divisées en plusieurs groupes, ont gagné les diverses parties de l'alpage où elles broutent sous la garde des taureaux. Le soleil descend à l'horizon, et, dans le calme de ce soir d'été, les cloches des troupeaux phrasent des rythmes graves et lents. Petit à petit, le bétail disparaît derrière les mamelons, dans les vallécules, et se perd dans l'immensité du pâturage : on est confondu de voir que ces quatre cents têtes occupent si peu de place qu'on a parfois de la peine à les





Anzeindaz et les Rochers du Vent.

trouver pour les rassembler. Au matin, les rayons du soleil brilleront au sommet du col et viendront caresser les échines des vaches et dorer les poils roux de leur



Anzeindaz et les Diablerets.

robe. Alors, les vaches cesseront de brouter, et tournant leur mufle rose vers l'Orient, elles le contempleront longuement, d'un air pensif, et leurs doux yeux placides seront baignés de lumière. Lyôba ! Lyôba ! por ariâ : les petits bovairons feront claquer leurs fouets en chassant les troupeaux vers les chalets où les armaillis s'apprêtent à traire. Et sous les rayons toujours plus chauds du soleil, dans le silence d'un midi brûlant, le pâturage désert reprendra sa sérénité grandiose.





L'Argentine.

C'est assez de flâneries dans les gazons d'Anzeindaz : les sommets nous appellent, l'Argentine d'abord, dont les rochers blancs commandent l'attention. Son nom seul nous tentait par avance : Argentine ! quelle clarté dans ce mot, quels reflets argentés ! et comme il sonne bien à l'oreille ! Il est ainsi des montagnes que leur nom caractérise le mieux du monde : Wetterhorn, Schreckhorn, Clarides ! j'en passe, et des meilleurs.

L'Argentine est une chaîne sans ramification importante, qui part des environs immédiats d'Anzeindaz pour aboutir, au-dessus des Plans, au Nombrieux et au Berthex, asiles chéris des chamois. Toutefois, un épaulement vert, où se trouve le pâturage de la Bovonnaz, descend plus loin, jusqu'au sentier des Torneresses dominant Frenières, et forme à sa partie inférieure les rochers du Sex-à-l'Aigle dont il a déjà été question. La ligne de faîte de la chaîne est une arête aiguë, une véritable lame de rasoir bien affilée, séparant la vallée de l'Avençon d'Anzeindaz du vallon de l'Avare. Pour qui la contemple de haut, cette chaîne fait songer à celle

des Kreuzberge; elle est pourtant plus continue et présente des dalles imbriquées plutôt que ces feuillets dressés et accolés les uns aux autres qui caractérisent l'Alpe appenzelloise. Une grande assise de rochers perpendiculaires plonge des diverses pointes de l'Argentine sur le versant nord où l'on distingue Solalex. Du côté sud, les précipices sont moins vertigineux : des bancs de rochers alternant avec de larges rubans de gazon dessinent une manière d'escalier descendant jusqu'à l'Avare et jusqu'au Richard, l'alpage inférieur. Il est temps de présenter cette contrée où nous aurions pu arriver plus directement depuis les Plans. Il aurait alors fallu remonter trois étages séparés par des rampes assez ardues : Pont de Nant, d'abord, puis l'alpe du Richard et celle de l'Avare en dernier lieu. Le vallon, resserré entre l'Argentine et les contreforts du Muveran, s'élève jusqu'au col des Essets qui donne accès sur le pâturage d'Anzeindaz et sur Cheville. C'est sur ce chemin, dit-on, que les bergers valaisans eurent leur Roncevaux. Ils étaient venus faire une razzia de bétail à Javernaz, et, chassant leur butin devant eux, ils regagnaient leurs foyers après avoir massacré les gardiens des troupeaux. Mais un jeune bovairon vaudois sut si bien sonner de son cor rustique qu'il donna l'éveil aux gens de Bex. On s'ameute, on s'arme, et, passant par Anzeindaz et par les Essets, on s'en vient attendre les voleurs au lieu dit *en Boëllaire*. Bientôt les Valaisans s'approchent : un sorcier, à la tête du cortège, charme les vaches au son d'un violon, et derrière lui le troupeau s'avance, poussé par la bande des pillards. Soudain, voici bien une autre danse ! et où il n'est point besoin de la musique du sorcier !... Les Vaudois attaquent leurs ennemis avec violence, tuent le malheureux violoniste d'abord, puis ses camarades, dont quelques-uns cherchent, mais en vain, à se dissimuler dans la panse des vaches qu'ils éventrent à cet effet. Un seul fut épargné, qui partit pour annoncer à ses compatriotes le résultat de cette tragique aventure. Et les bêtes, affolées par la peur et dispersées çà et là dans l'alpe qui retentit de leurs mugissements, se rassemblent, plus calmes, à la voix du vainqueur.



Les bergers du Valais viennent encore à l'Avare, mais en bons Confédérés, ils ne songent qu'à soigner le bétail de leurs collègues vaudois, et l'on sait reconnaître leurs services. Tout est bien qui finit bien !



Pierre Cabotz et le glacier de Paneyrossaz.

Le patriarche d'Anzeindaz, le gros taureau, mugit à l'angle du chalet... c'est notre réveille-matin : Debout! et si vous m'en croyez, prenez les cordes : nous gravirons aujourd'hui Pierre Cabotz, la sommité la plus difficile d'accès dans les Alpes vaudoises. Sans doute, on peut trouver d'autres casse-cou aussi dangereux en maint endroit de nos montagnes, mais là, le chemin que nous devrons suivre est le seul praticable, l'unique voie qui conduit au sommet. Laissant à notre droite le col des Essets, nous avançons sur d'anciennes moraines jusqu'au glacier de Paneyrossaz, abrité au fond d'un cirque de rochers dont la Tête à Pierre Grept est le point culminant. A notre gauche se dresse une série de têtes : Tête de Bellaluex, Tête du Gros-Jean, et Tête Pegnat qui domine le col de Cheville et la vallée de Derborence. Faut-il traduire le nom de ce dernier sommet par « Tête peignée ? » Peut-être! Ce qui justifierait cette interprétation, ce sont les stries du rocher qui ressemblent à ce qu'on appelle en argot des *peignures*. Sans prétendre résoudre cette question d'étymologie, contournons plutôt Cabotz qui nous présente sa face nord-est et paraît inaccessible, avec sa paroi de rochers concaves. Traversant rapidement le petit glacier de Paneyrossaz, nous nous détournerons un instant de notre chemin pour monter jusqu'au col du Chamois. Ce col, situé entre Pierre Grept et Cabotz, commande Paneyrossaz d'une part, et de l'autre le glacier de Plan-Nevé enfoncé dans un vaste repli du Grand Muveran et formant deux bassins séparés par le Sex-Percia. Il s'y rattache une légende alpestre dont notre littérature nationale s'est emparée à plusieurs reprises et que nous reproduisons en raccourci.

Dans le vallon de Plan-Névé vivait autrefois une race de bergers aussi riches qu'orgueilleux et inhumains. Troupeaux prospères, fromages entassés en tours, chaudières débordantes de lait, tout y révélait l'abondance et le bien-être des pâtres.

Or, un soir, sans s'inquiéter de la tempête qui faisait rage au dehors, le vieil Abram agitait de ses bras nus le lait écumant dans une chaudière dont la flamme claire du mélèze léchait les flancs noircis. Soudain, une vieille femme, perdue dans la montagne, se présente à la porte : « Bon maître, accordez-moi votre hospitalité! »

Mais le maître-vacher ne sait lui répondre que des paroles dures, et la renvoie impitoyablement. C'est en vain que le berger Matthieu intercède en faveur de la vieille : lui aussi voit se refermer sur lui la porte du chalet. Sur le sentier glissant, au travers des roches nues, Matthieu conduit sa malheureuse compagne. Elle, cependant, s'arrête, et d'une voix forte, à l'accent impérieux : Va, dit-elle, ta pitié



Pierre Cabotz.



Lapiés de l'Argentine.

t'a sauvé de la mort; descends jusqu'aux premiers chalets : tu auras demain la preuve de ma reconnaissance. Le berger s'éloigne et la vieille

Etendant ses deux bras sur le mont découvert,
Mêle une voix terrible au tonnerre qui passe:
— Plan-Névé! Plan-Névé! désormais un désert
Va recouvrir ton front d'une stérile glace;
Désormais tes chalets jamais ne verront plus
Le peuple des bergers à mi-été venus;

Plan-Névé! désormais à tes frais pâturages
Nul troupeau ne viendra; Plan-Névé! Plan-Névé!
Et chaque mot, porté sur l'aile des orages,
Etait jusqu'aux chalets en fracas arrivé;
La génisse mugit en ouvrant sa narine,
Et le pâtre sentit frissonner sa poitrine. H. Durand.

Au matin la prédiction de la fée s'était réalisée, et le glacier, étendu sur l'alpage de Plan-Névé, avait enseveli gens et bêtes.

Aux victimes de ce drame de jadis il faut ajouter celles d'un accident plus récent, qui rougit du sang de quatre alpinistes les neiges de Plan-Névé. C'est à la fin de l'été 1906 que se passait cette scène lugubre, et qu'on retrouvait les corps des malheureux gisant sur le glacier où les avait projetés une chute faite dans un couloir de rochers voisin du passage du Pacheu. Ces jeunes gens montaient, sans doute, à la Tête aux Veillons par le versant nord : ascension difficile, qu'une neige farineuse et fraîchement tombée rendait plus dangereuse encore. Peu de jours auparavant, un touriste s'était abîmé dans les précipices de Pierre Cabotz, que nous allons gravir avec prudence.



La dalle de Pierre Cabotz.

Sauf erreur, le mot patois de *Cabotz* s'applique à quelque chose qui surplombe. S'il en est ainsi, on n'aurait pas mieux pu nommer cette sommité, surplombante en effet, aussi bien du côté de l'Avare que de celui de Paneyrossaz.

Puisque nous sommes déjà sur le col du Chamois, nous évitons les éboulis de pierres qui sont à la base de la montagne où ils forment, immédiatement au-dessus du glacier de Paneyrossaz, une pente inclinée et pénible à escalader. Il s'agit d'attaquer la pyramide par sa face sud. Le début de l'ascension n'offre pas de difficultés sérieuses aux montagnards un peu exercés.

On monte par une sorte de

couloir vertical, peu marqué d'ailleurs et fréquemment coupé par une série de vires horizontales, superposées les unes aux autres. Mais nous avons mangé notre pain blanc le premier; au haut du couloir, nous nous trouvons en présence d'un obstacle difficile à surmonter : c'est une dalle blanche haute de trente mètres environ, et dont le calcaire compact et dur offre bien peu de saillies utilisables. Quatre chevilles, fichées à quelque intervalle les unes des autres dans des trous pratiqués à cet effet sur la roche, constituaient jadis des points d'appui appréciés des touristes. Les vrais alpinistes, d'autre part, qui mettent leur point d'honneur à vaincre les difficultés par leurs propres forces, et qui goûtent profondément les charmes du danger, s'irritaient de voir une grimpée aussi intéressante que celle de Cabotz mise à la portée du vulgaire. Les guides eux-mêmes, soucieux de leur bonne réputation, ont été les premiers à vouloir rendre à Cabotz son antique renom. Et ils ont enlevé deux chevilles de façon que l'ascension présentât les mêmes dangers que par le passé. Ils ont bien fait : ce n'est pas avant tout pour jouir de la vue qu'on monte à Cabotz, mais bien pour faire de bonne varappe. Ceux-là seuls qui aiment la gymnastique de rochers doivent y aller. Il est mainte autre cime qui répondra mieux aux désirs des voyageurs moins ambitieux. Et les vrais montagnards, ceux qui ont le cœur au bon endroit, se réjouissent en songeant que les vieillards et les impotents, amateurs de la montagne, peuvent profiter du chemin de fer, et éprouver à Naye, à Jaman, à la Schynige-Platte, à la Jungfrau même et ailleurs, des impressions alpestres dont on ne voudrait pas les priver. Mais ne gâtons point les parois de Pierre Cabotz, cette cime tout à fait secondaire à laquelle les « varappeurs » seuls peuvent trouver un véritable attrait.

Bref! l'un d'entre nous, pieds nus pour mieux adhérer à la roche unie, franchit avec précaution le pas scabreux. Débarrassé du sac et du piolet, on escalade les premiers mètres en s'agrippant au rocher qui présente encore quelques emplacements pour les pieds et pour les mains. Il faut ensuite ramper le long d'une étroite fissure tracée en diagonale sur la partie inférieure de la dalle. On se redresse alors, on introduit l'index dans le trou d'une ancienne cheville, et l'on se hisse comme on peut sur la surface dure et polie de la dalle. Alors, portant le poids du corps contre la paroi, et surveillant chacun de ses mouvements, on grimpe lentement : les pieds râpent contre la roche, les mains grattent, les ongles s'émoussent et se brisent, la peau se déchire; et l'on va, l'esprit tendu, l'œil aux aguets, pro-



L'Argentine en hiver, vue de l'ouest.

fitant des moindres accidents du roc pour y placer un doigt de pied ou deux. Mais tandis qu'on livre cette bataille acharnée, on voit soudain sa pipe glisser d'une poche, rouler sur la dalle, et, dans sa chute vertigineuse, faire des bonds énormes, et disparaître enfin près de la moraine du glacier, deux cents mètres plus bas. De pareilles aventures, qui ne sont d'ailleurs pas portées au programme, donnent à réfléchir à qui en suit les péripéties depuis l'observatoire dangereux qu'est la dalle de Cabotz ! On redouble de calme et d'énergie pour poursuivre l'ascension périlleuse. A force de frotter, de gratter et de râper, on arrive, non sans peine, à la cheville supérieure qu'on saisit avec une inexprimable félicité. On est alors sur une vire de deux mètres de large, approximativement, où l'on s'installe pour tirer à la corde les compagnons qui attendent en bas. Dès lors, la partie est gagnée : à l'extrémité de la vire, on s'engage dans un petit couloir qui aboutit à l'arête supérieure où l'on trouvera une dernière paroi à escalader. Et l'on suit jusqu'au sommet cette

arête bordée de gros cailloux qui lui font, du côté de Paneyrossaz, une sorte de parapet, de mur naturel et branlant. Béatement étendu sur les pierres du faîte, on se grille aux rayons du soleil qui éclaire la victoire et sèche le sang des égratignures.

La descente de Cabotz s'effectue par le même chemin et dans les mêmes conditions, à cette différence près que le premier de la montée est maintenant le dernier et doit utiliser la corde : il fait ce qu'on appelle la « corde à poulie », c'est-à-dire qu'il tient à la main les deux extrémités de la corde et passe la boucle ainsi formée autour de la cheville supérieure. Quand il sera parvenu en lieu sûr, au-dessous de la dalle, il tirera sur un des bouts de la corde et la fera descendre ainsi jusqu'à lui. Et le tour est joué. Il ne nous reste plus qu'à reprendre nos bagages et nos piolets et à regagner Anzeindaz, notre quartier-général, pour y faire nos sacs : demain matin, nous irons chercher fortune ailleurs [1].

[1] Souvent tentée en vain, l'ascension de Pierre Cabotz par le versant de l'Avare vient d'être exécutée pour la première fois, en septembre 1907, par le guide Ad. Fontannaz.





La Quille du diable.

LE MASSIF DES DIABLERETS

Les derniers sommets qu'il nous reste à explorer sont aussi les plus élevés des Alpes vaudoises dont ils constituent le massif principal. Trois d'entre eux forment les hautes tours qui dominent Anzeindaz : le Diableret proprement dit, La Tête-Ronde, nommée aussi la Houille, et le Culand. Si sombres soient-ils, ces rochers, dont nous avons parlé précédemment, ne sont point inaccessibles : il s'y trouve, au-dessus des derniers gazons d'Anzeindaz, un couloir tapissé de calcaire blanc, et qu'on peut remonter sans difficulté. On ne saurait pas éviter, par contre, les chutes de pierres qui rendent cette ascension dangereuse et occasionnent parfois des accidents. C'est ainsi qu'en 1906, un touriste surpris par la canonnade s'en tira, si je me souviens bien, avec un bras cassé et des côtes enfoncées. Il est bon de ne pas s'aventurer en grand nombre dans de semblables passages, où l'on risque toujours de faire rouler des projectiles sur les gens qui sont plus bas et où il est mal aisé à deux caravanes de se croiser. Le brouillard, lui aussi, peut rendre dangereux ces flancs abruptes, si l'on ne possède pas une connaissance très exacte du terrain. Dans l'été de 1907 un jeune Vaudois, cherchant son chemin pour descendre sur Anzeindaz après avoir franchi le Pas du Lustre, manqua le couloir qui rend ce

passage praticable et fut précipité du haut des rochers. C'est, à notre connaissance, le troisième accident mortel survenu dans le massif des Diablerets, que visitent chaque année des centaines de touristes.

Ce long couloir aboutit, entre la Tête-Ronde et le Diableret, à un petit col d'où l'on découvre la vallée des Ormonts. Le glacier de Pierredar ouvre sa rimaye et ses crevasses immédiatement au-dessous de ce col où Jean Muret, lors de sa première tentative d'ascension, s'était désisté de son projet. Guidés par Philippe Marlétaz le Neveu, Jean Muret et le peintre Chavannes montaient aux Diablerets avec Rambert qui, lui, avait déjà suivi, l'année précédente, ce chemin jusqu'alors inconnu. Ils étaient partis trop matin, et trouvèrent du brouillard sur le col du Refuge où le froid était intense. Rambert sentit glisser de ses mains engourdies la bouteille qu'il croyait serrer bien fort, comme le lui recommandait Marlétaz ; et « le papa Muret », qui « soufflait épais » à la montée, s'écriait : « J'ai trente-six poches et je n'ai pas mes gants ! » Tandis que les deux autres les attendaient sur le col, Chavannes et le guide montèrent seuls au sommet. Au surplus, ils n'y demeurèrent pas longtemps : le froid était insupportable, et le vin se trouva gelé dans le flacon. « C'est la seule fois », m'assura Philippe, « que j'ai redescendu mon vin d'un sommet ; mais quoi ? pas moyen d'en avoir une goutte : il était cristallisé ! »



Trois semaines plus tard, un nouvel essai réussissait mieux. L'oncle Philippe Marlétaz, le chasseur, s'était joint à la caravane. A la descente, les deux guides attachèrent à la corde et déva-



Chaîne des Diablerets vue des Ormonts.

lèrent le long des rochers le vénérable papa Muret, qui leur dit en façon de remerciement : « Que le diable emporte les Philippes ! » « Ces brigands », racontait-il ensuite, « m'ont suspendu comme un lustre ! » Dès lors, ce passage a gardé le nom de *Pas du lustre*, et ces mêmes « brigands » sont allés l'améliorer et y fixer



Le Sex Rouge et l'Oldenhorn vus des Diablerets.

des chevilles qui ont pu avoir jadis leur utilité. Cette dernière paroi une fois franchie, on arrive au Diableret, sur le « sommet d'Anzeindaz ». De là, en sautant d'un bloc à l'autre sur une arête assez étroite et suffisamment vertigineuse pour empêcher certains touristes de passer, on atteint le sommet, le point le plus élevé des Alpes vaudoises, 3222 m. Quand le vent n'est pas trop fort, ou qu'une tempête de neige ne s'y est pas déchaînée, il est peu de sommets, dans nos Hautes Alpes, qui soient aussi confortables que celui des Diablerets. Oh ! qu'il fait bon s'étendre une heure au soleil sur les dalles surchauffées, et prendre, en fumant sa pipe, un véritable bain de lézard, tandis que les choquards croassent et volent au-dessus de nous !

On ne se lasse pas de regarder le Mont Blanc et les Alpes valaisannes alignées à l'horizon. Mais, pour l'instant, nous inspecterons le côté nord, seulement. Là, au

pied de la chaîne qui va de la Cape au Moine au Chaussy, la vallée des Ormonts s'étend, large, variée et riante, avec ses prés verts, ses forêts de sapins et ses chalets disséminés qui se dressent sur les flancs ensoleillés des montagnes.

Pour avoir une vue d'ensemble du massif, il faut descendre dans la vallée. On



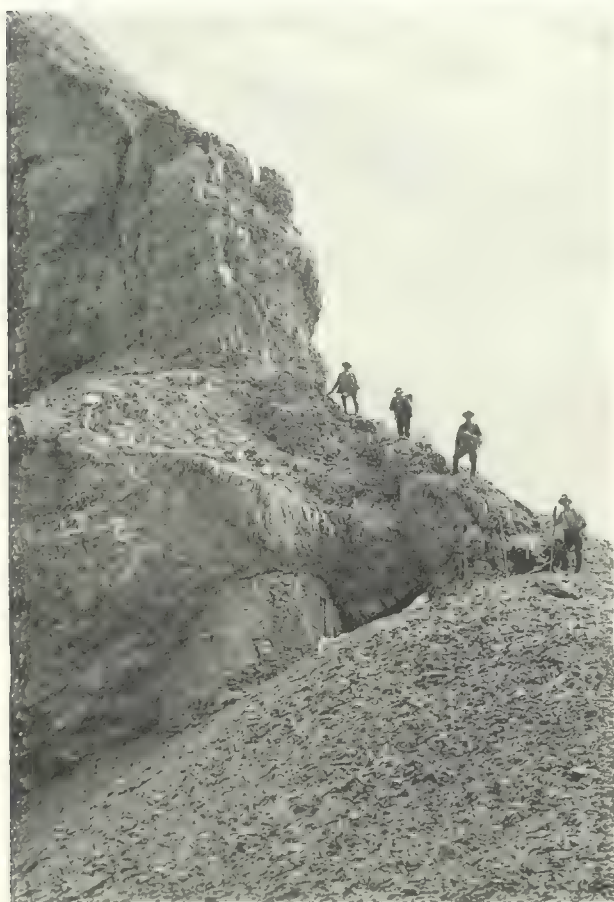
Les Diablerets, sommet d'Anzeindaz.

reprendra donc le chemin du Pas du lustre au-dessous duquel se trouve l'ancien refuge, situé sous un rocher surplombant, à l'extrémité de la vire Bernus. Nous ne saurions mieux faire que de reproduire ici la description qui se trouve dans le *Guide des Ormonts*[1] : « Construit en pierre, cimenté en dedans et en dehors, avec son mur semi-circulaire, il ressemblait à un colossal nid d'hirondelles. » Actuellement envahi par la glace au travers de laquelle on aperçoit la masse sombre du poêle, cet abri est avantageusement remplacé par une cabane mieux comprise et dont nous aurons l'occasion de parler.

De là, passant à la Tête Ronde, dont les pentes, plus intéressantes que le sommet, sont fort inclinées et parfois couvertes d'un verglas qui les rend dangereuses, nous arrivons dans une vallécule, dans une « combe » où l'on rencontre

[1] *La Vallée des Ormonts*, par Em. Busset, professeur, et Eug. de la Harpe, pasteur. — Lausanne, Georges Bridel & Cie.

fréquemment des troupeaux de chamois. On gagne alors par une arête le sommet du Culand. Là, les géologues peuvent tomber sur un petit filon de cristal, d'ailleurs fort difficile à retrouver par ceux-là mêmes qui le connaissent : il faut avoir « la veine ! » on peut bien le dire dans ce cas. Cependant, nous allons aux Ormonts, et sans nous attarder au sommet, nous nous dévalons par un couloir assez rapide, au milieu duquel se trouve la cheminée ou *Borna* du Culand. Ce chemin ne présente aucune difficulté, mais le pauvre braconnier qui a passé un jour ou deux à guetter sa proie dans des rochers où la chasse est interdite, et qui doit ensuite descendre, de nuit, par ce couloir, en portant sa victime sur ses épaules, n'est pas trop payé de sa peine quand il réussit à vendre sa pièce de gibier à quelque hôtelier, son complice. A vrai dire, les dangers courus ne sont pas un des moindres attraits de cette chasse passionnante qui met en jeu presque autant de qualités... morales, allais-je dire, que physiques. Aujourd'hui, puisque nous ne sommes pas embarrassés d'un semblable fardeau, nous aurions pu prendre quelque autre couloir voisin, presque inconnu, parce que plus difficile à suivre, mais qui nous aurait offert l'intérêt d'une descente mouvementée dans un bon rocher. Au pied de cette paroi, chère aux amateurs de varappe, nous retrouverons un sentier plus aisé qui nous conduira, au travers des pâturages et des forêts, jusqu'au Plan-des-Iles, le village supérieur de la vallée. C'est précisément l'heure où le soleil, qui décline à l'horizon, darde ses rayons sur les hautes cimes dont il rougit les flancs. La chaîne du Chaussy projette son ombre gigantesque sur la vallée et sur les pentes inférieures des Diablerets. Mais sur les hauteurs, glaciers en feu, rochers flamboyants,


L'ancien refuge au Pas du lustre.



Crevasses sur le glacier du Sex Rouge.



En descendant le Zanfleuron.

tout est lumière, tout est clarté : la montagne est un vaste foyer incandescent, un véritable brasier. A gauche, la Becca d'Audon dresse sa pyramide sévère, tête sombre posée sur deux larges épaules ; puis le Sex Rouge domine la vallée comme un petit Cervin dont il rappelle vaguement l'allure ; les Diablerets, avec leurs assises étendues, masse imposante, aussi haute que large ; la Tête Ronde ensuite et le Culand, ramassé sur lui-même, ridé, vieilli, et qui fait songer au Grand Muveran : tel est ce massif dont les parois fantastiques font, à la partie supérieure de la vallée, un cirque immense, le Creux de Champ, où se précipitent des blocs énormes et les cascades aériennes de la Grande Eau.

La lumière, cependant, se retire lentement devant l'ombre envahissante, et quand les dernières lueurs se sont éteintes, il est un moment de transition pendant lequel l'Alpe livide montre, dans toute leur crudité, les lignes dures de ses rochers d'un gris terne, et la pâleur mate de ses neiges. On ressent une impression pénible, une sorte de malaise, à contempler cette physionomie glaciale, aux traits durs, qui donnent à l'Alpe l'air de se raidir contre une grande douleur. Mais déjà les brumes du soir s'étendent sur la vallée et sur les bois violets ; voilant sous une légère gaze bleue la rugosité de ses roches saillantes, la montagne ne laisse plus deviner que la grâce de ses formes et l'harmonie de ses lignes estompées.

Voici la paix du soir :
La Grande Eau seule gronde,
Et cette voix profonde
Qu'on entend sans la voir
Berce la paix du soir.

Les Diablerets lointains,
Dont l'hymne de lumière
Chantait à sa manière,
Sont maintenant éteints
Et semblent plus lointains.

P. Laufer.

Le massif ainsi présenté, nous retournerons sur les sommets en notant, ici et là, quelques détails de la route. Prenant, au travers des forêts, le chemin parallèle au cours de la Grande Eau, nous gagnons le cirque du Creux de Champ dont les gazons ras sont jonchés de cailloux et de blocs de rocher tombés des hauteurs. Plus haut, voici le pâturage de Prapioz avec ses moutons et la case rustique où le berger prend son repos.



Sommet des Diablerets vu de la Quille du diable.

Des pierres, parfois même des aiguilles rocheuses entières se précipitent du sommet du Sex Rouge dans un couloir au bas duquel leurs débris forment un cône immense. Au-dessus de nous, sur les flancs du Diableret, Pierredar étend un plateau qui ne laisse pas deviner sa présence à ceux qui restent dans la vallée. Du haut de cette terrasse élevée, la vue est plutôt restreinte ; mais on ne saurait trouver un paysage de haute montagne plus caractéristique. Le glacier de Pierredar dresse au sud-ouest sa « tranche » de glace aux reflets verdâtres, et l'on entend sans cesse le grondement sourd des séracs qui s'écroulent et dont les fragments

disparaissent dans les crevasses. Par ailleurs, le Sex Rouge, aux assises tordues en spirales, et la charpente énorme des Diablerets donnent à la contrée un aspect des plus grandioses, des plus sauvages aussi. Les moutons viennent jusque-là, en broutant on ne sait quoi, parmi les rocailles et les cristaux calcaires. Ils dérobent sans doute quelques lichens aux chamois ! Les divers filets d'eau qui tombent des parois supérieures se réunissent sur ce plateau et donnent naissance à la Grande Eau qui suspend ses cascades aux abîmes. Par les beaux jours d'été, la Nymphe Iris vient goûter la fraîcheur de ces ondes et se plaît à illuminer des couleurs de son arc-en-ciel les fines poussières d'eau qui flottent dans les airs. Au delà des lapiés de Pierredar, on découvre le glacier de Prapioz, véritable bijou de nos Alpes dans son écrin de rochers. Au matin, le soleil met de l'or sur ce manteau d'hermine, et les cristaux des séracs se teintent des plus riches couleurs, tandis que les crevasses, en baillant, laissent voir les parois vertes de leur gueule.


Eboulis du Sex Rouge et glacier de Prapioz.

Au-dessus du glacier s'étale un long pierrier schisteux et très incliné sur lequel se dressent quelques *gendarmes*[1] jaunes. La traversée de

[1] On donne le nom de *gendarme* à une aiguille rocheuse dressée, en général, sur une arête.

ce pierrier est toujours pénible : tantôt le verglas le rend glissant, tantôt les schistes se dérobent sous les pieds, et l'on transpire avant d'arriver sur la crête, au bord du Zanfleuron, entre l'Oldenhorn et les Diablerets.

.... Imaginez-vous que je vous ai soudain ramenés à notre point de départ. Aussi bien, je désire vous conduire au glacier du Zanfleuron par un autre chemin, le plus fréquenté, le plus facile. Partant du Plan-des-Iles, nous suivrons la grande route jusqu'au col du Pillon, puis nous gravirons les flancs escarpés d'un pâturage pour atteindre le pierrier étalé sous les premières parois de rochers qui forment les contreforts de la Becca d'Audon. Sans peine aucune, nous escaladerons la petite cheminée creusée dans un calcaire blanc, et nous arriverons au « replat » d'Entre-la-Reille, sorte de col où se trouve la nouvelle cabane des Diablerets que l'on doit à l'initiative de MM. Emile Busset et Eugène de la Harpe. Fort bien située, cette cabane coupe agréablement la montée et permet aux alpinistes d'arriver de bon matin sur le glacier : avantage incontestable dont maint touriste profite pour voir le spectacle grandiose auquel je vous convie aujourd'hui.



Glacier de Prapioz.



Cabane des Diablerets.

Au moment de notre départ de la cabane, l'aurore met déjà des teintes cuivrées à l'horizon, et, les unes après les autres, les étoiles s'éteignent dans un ciel bleu pâle. L'étoile du Berger, elle-même, s'efface graduellement devant les clartés grandissantes du jour. Du côté de l'ombre, les rochers sont encore d'un gris terne et les neiges d'une blancheur mate. La montagne a la face glabre d'un dormeur qui s'éveille, et dont l'air vif du dehors n'a point encore fouetté le sang. Point de couleurs sur l'Alpe, point d'animation : le soleil y manque... et le soleil, c'est la vie de la montagne !

A notre approche du glacier, il s'est élevé un petit vent frais qui nous pique au visage, et le froid se fait sentir pendant que nous gravissons les premières pentes de glace. Mais bientôt le glacier se relève de façon à former un col d'où nous découvrons l'immense plaine du Zanfleuron, masse glaciaire qui s'étend jusqu'au sommet du Diableret d'une part, et là-bas encore, sur le versant valaisan, jusqu'aux lapiés du Sanetsch. A l'horizon de ce grand plateau blanc, les sommités des Alpes Pennines se dressent dans toute la splendeur d'un lever de soleil. Quel coup de théâtre !... Tout à l'heure, la sombre pyramide de la Becca d'Audon fermait notre horizon, et soudain, depuis le col du Zanfleuron, nous découvrons une chaîne imposante dont les cimes surgissent dans la clarté d'un radieux matin :

Aux bords toujours plus froids d'un ciel toujours plus pur
Les Alpes entassaient, en groupes fantastiques,
Leurs informes donjons et les dômes antiques
De leurs pâles cités qu'ensevelit l'azur.
Dormant au fond des nuits, ces blanches Babylones,
Dans les champs éthérés découpaient leurs remparts;
Et leurs portiques d'or, perdus dans les brouillards,
Sans bruit fument au loin sur ces tremblantes zones.

Frédéric Monneron.

On voit d'abord une pâle lueur colorer les glaciers du Mont Rose : c'est une teinte indéfinissable, une espèce de rose doré. Le Weisshorn s'est ensuite allumé, puis le Cervin, la Dent Blanche, et, la lumière se propageant petit à petit, toute la chaîne s'est éclairée, et les légères buées bleues qui recouvraient les montagnes se sont fondues dans l'air tandis que le globe jaune du soleil se détachait de la ligne de l'horizon. Le Zanfleuron, à son tour, a coloré ses neiges d'un rose tendre, et sur nos visages tannés et nos bras bronzés le soleil darde un premier rayon d'or.



Dans la cabane des Diablerets.



Le Panorama vu du

Oh ! vous qui nous traitez de fous, avez-vous jamais vécu de pareils moments ? Avez-vous éprouvé des émotions aussi profondes, aussi pures et bienfaisantes ?... Mais ! je suis bon de vous en parler : ni l'aigle, ni le chamois ne persuaderont jamais la taupe de sortir de la terre ! Qu'y verrait-elle de plus ?... Hélas ! il en est trop parmi les hommes de ces taupes, de ces *derbons* incapables d'avoir quelques aspirations élevées et de poursuivre un idéal !

Si nous tenions à voir les Alpes bernoises, nous irions, par une longue arête caillouteuse, jusqu'à la Becca d'Audon, vieillard digne et débonnaire qui contemple d'un œil placide les horizons les plus reculés. Ce sommet réunit trois cantons limitrophes, et tout bon Suisse aime à s'y étendre, la tête sur le canton de Berne, le cœur sur celui de Vaud et les jarrets en Valais.

La Becca d'Audon, généralement connue sous le nom d'Oldenhorn, atteint l'altitude de 3126 mètres, ne le cédant ainsi que de quelque cent mètres aux Diablerets. Du haut de ces deux cimes l'œil embrasse, au sud et au nord, des étendues qui sont à peu de chose près les mêmes, et dont il a été question à plusieurs reprises. De l'un ou l'autre de ces belvédères également, on voit la Tour Salière, les Dents du Midi, les Alpes de Savoie, ainsi qu'une partie du lac Léman, sur lequel on discerne même « le triangle flottant de la voile latine. »



glacier du Zanfleuron.

Voici encore, au loin, la ligne uniforme et reposante du Jura endormi sous ses paisibles joux ; ce Jura familier dont la poésie est toute faite d'intimité et qui assiste, placide, aux bouleversements des Alpes, tel un philosophe résigné méditant sur la vanité des révoltes humaines.

Voilà dans ses grandes lignes le panorama commun aux Diablerets et à la Becca d'Audon, ainsi qu'à beaucoup d'autres sommités de la chaîne vaudoise. Ce que les Diablerets gardent pour eux seuls, c'est ce coup d'œil magistral, cette vue plongeante sur le pâturage d'Anzeindaz et sur l'Argentine, qui dresse presque à nos pieds son arête aiguë et tourmentée et qui sert de point de comparaison permettant de se mieux rendre compte de l'altitude à laquelle on se trouve. Du sommet des Diablerets, il faudrait faire une chute de huit cents mètres environ pour tomber sur le faîte de l'Argentine, cotée elle-même à 2418 mètres et dont les précipices dominent Solalex.

L'Oldenhorn, de son côté, a des avantages spéciaux dont son puissant voisin ne bénéficie pas. Rapproché du Wildhorn qu'il contemple par delà les pittoresques rochers du Sanetsch et le Mont Brun, il voit aussi le groupe des Alpes oberlandaises surgir à l'horizon. C'est en outre un site à recommander à qui veut considérer dans son ensemble l'immense étendue glaciaire dont le massif des Diablerets s'est


Au pied de la Quille du diable.

fait une couronne. Glaciers du Sex Rouge, du Zanfleuron et des Diablerets, ils se suivent, étalant au pied de la pyramide rocheuse leur nappe d'émail mouvementée et qui brille sous les rayons du soleil. Puis c'est le glacier de Pierredar, dominé par la calotte bien typique de la Tête Ronde ; enfin le Culand avec ses neiges et ses glaces. Et tout est lumineux, tout est vivant sur cette Alpe qu'on retrouve toujours plus grandiose, toujours plus familière aussi et prête à accorder ses faveurs à ceux qui se livrent à elle sans restriction.

L'ascension de la Becca d'Audon par l'arête caillouteuse du sud-est manque de charmes. Il y aura donc avantage à monter directement de la cabane sur l'arête et sur l'épaule nord, ou mieux encore, si l'on a quelque habitude de la montagne, on escaladera l'Oldenhorn par devant. On parle volontiers d'une cime qu'on a gravie *par devant*, comme si l'on mettait plus de générosité et de sentiment chevaleresque à attaquer loyalement la montagne de face. A cette impression se joint dans certains cas la satisfaction d'avoir affronté des difficultés qui nous ont valu quelques-unes de ces heures dangereuses durant lesquelles, toutes nos facultés se déployant, nous avons eu la sensation d'être en pleine possession de nous-mêmes et de donner toute notre mesure de vie. Et il est certain que l'intensité de la vie vaut mieux que sa durée.



Creux de champ au pied des Diablerets.

La grimpée dans les rochers de l'Oldenhorn ne présente pas de ces passages vraiment scabreux, mais on y court toujours le risque de recevoir un caillou sur la tête ou de sentir le bloc sur lequel on cherchait un point d'appui céder sous la pression de la main ou du pied. La roche calcaire se délite, s'effrite et s'éboule dans les couloirs d'où les pierres bondissent sur le glacier du Sex Rouge. Les circonstances atmosphériques mettent parfois à cette escalade quelque danger nouveau : il me souvient qu'un jour, en faisant cette course avec deux amis[1], nous fûmes surpris par l'ouragan et immobilisés dans une petite cheminée. Cramponnés aux rochers contre lesquels nous nous étions tapis, nous avons essuyé un quart d'heure durant une averse de grêle et les rafales d'un vent furieux. Mais ce sont là des cas exceptionnels ; en temps ordinaire, l'ascension de la Becca d'Audon par devant se fait tout aisément.

Pour trouver une plus jolie varappe, nous irons, si vous le voulez bien, à la Quille du Diable, tour gigantesque haute de 42 mètres et qui, dressée au bord du glacier de Zanfleuron, domine un précipice de plus de mille mètres. En grimpant dans

[1] MM. Ernest et Eugène Favre.



Les Ormonts et les Tours d'Aï vus de la Tête aux chamois.

le rocher, par l'arête suivie pour la première fois en 1881 par M. Georges Béraneck, nous atteignons facilement le sommet. Et là-haut, quelle impression aérienne !... Sommes-nous en équilibre, comme les chèvres savantes qu'on montre à la foire, ou planons-nous d'un vol aussi audacieux que celui de l'aigle ? Plongeant, d'une part sur le glacier, et par ailleurs sur la vallée qui s'ouvre en bas, tout en bas, à nos pieds, on s'imagine être détaché de la terre, ou du moins n'y tenir que par un fil ! Et voici : tandis que les séracs s'éboulent, avec grand fracas, du glacier des Diablerets sur celui de Tchiffaz perdu dans le précipice où il s'agrippe à grand peine, les figures du temps passé se mettent à défiler devant nous... figures légendaires, et chéries, quoique diaboliques !


Le Pas du lustre.

Ce sont d'abord les hordes des démons valaisans et vaudois déchaînés sur le Zanfleuron où ils se livrent de terribles batailles. Les monts en sont ébranlés, les abîmes tressaillent, et les échos répercutent le bruit de la canonnade qui s'abat tantôt sur Vaud, tantôt sur le Valais, selon les vicissitudes de la guerre. Les diables eux-mêmes estiment la paix : amis et ennemis, les guerriers infernaux réconciliés s'en viennent jouer au palet... c'est le jeu du disque des anciens Grecs. Mais, moins adroits que les héros antiques, nos joyeux diablotins jetant leurs pavés contre la Quille du diable, dépassent souvent le but, et leurs pierres tombent dans les précipices du Creux de Vozé, tandis que les bergers des bas vallons, à l'ouïe de ce sabbat, cachent prudemment leur nez sous les cou-

vertures. Au surplus, rassurez-vous, timides alpinistes : la Quille du diable s'appelle aussi Tour Saint-Martin... nom plus chrétien sans doute, mais moins typique, moins poétique aussi et que rien ne saurait justifier. Laissez-vous surprendre un jour par l'orage sur le glacier : le tonnerre ébranle la montagne ; ses roulements sourds résonnent au loin, et les échos les répercutent ; la foudre éclate, les séracs s'écroulent ; les rocs détachés grondent dans les couloirs ; parfois la grêle tombe ; et, balayant la plaine du Zanfleuron où vous errez à l'aventure, le vent furieux hurle et chasse devant lui les tourbillons d'une neige poussiéreuse et aveuglante. Alors, égarés et battus de la tempête, croyant être le jouet des puissances infernales, vous songerez moins à la générosité de Saint-Martin qu'à la colère de Messire Satanas, et vous comprendrez mieux ce nom de Quille du diable. Demandez-le plutôt à ce géomètre des Ormonts (M. Eugène Busset) qui passa plusieurs nuits au pied de la Tour alors qu'il faisait le relevé topographique de la région.


La Quille du diable.

Je suis un peu sorti de mon cadre : la Quille du diable est déjà une sommité valaisanne ; on ne saurait point pourtant la passer sous silence, elle est trop intimément liée au massif des Diablerets. Il en est de même du vallon bernois, le val d'Audon, par lequel nous redescendrons entre la Becca d'Audon et les rochers du Sanetsch. En gagnant ce pâturage, nous verrons peut-être quelques marmottes voluptueusement étendues sur des pierres surchauffées où elles viennent filer au soleil. Mais, à notre arrivée,

quelques coups de sifflet, durs, froids et stridents, retentissent : marmottes de s'enfuir aussitôt. Plus bas, en dessous des chalets de cet alpage élevé, nous prendrons le sentier qui étale ses lacets dans une paroi de rochers dominant la cascade du Reuschbach, et bientôt, entrant sous bois, nous poursuivrons notre chemin jusqu'à la Ruche, pâturage inférieur, à l'herbe abondante, grasse et d'un beau vert. La route du Pillon nous ramènera sur le territoire vaudois et dans la vallée des Ormonts, d'où nous regagnerons la plaine. Nous passerons par la rive gauche de la Grande-Eau, par la Forclaz, pittoresque village de montagne, dont les vieux chalets sont juchés sur la hauteur. Peut-être, sur le chemin ombragé qui nous conduit à la plaine, allons-nous rencontrer quelque indigène fier de l'aigle qu'il vient de tuer. L'an dernier encore, dans la vallée des Ormonts, on en tuait un qui mesurait $1^{m}20$ d'envergure.

Voici déjà le « replat » gazonné sur lequel s'est campé le petit hameau d'Exergillod. Puis c'est Plambuit, qui nous domine de haut : Plambuit, Salins, Panex,



La Tête ronde et le Culand vus du glacier de Prapioz.

tout autant de retraites plus connues des forestiers que des touristes, et qui ont gardé leurs mœurs antiques, leur simplicité rustique. Ces localités, auxquelles il faut joindre Huémoz et le plateau des Ecovets qui s'étend au-dessus de Chesières, dépendent de la grande commune d'Ollon, l'une des plus riches et des plus variées de notre canton. Tantôt dans leurs vergers de la plaine, tantôt dans les pâturages élevés de leurs montagnes, à Bretaye, à la Croix ou ailleurs, les hommes d'Ollon sont à la fois vignerons, agriculteurs, jardiniers, bûcherons et vachers.

Hélas ! comme l'aigle qu'un plomb meurtrier force à replier ses ailes et qui, l'œil vitreux, tombe lamentablement sur le sol, nous aussi, nous tombons des hauts sommets où nous avons plané, et nous lançons aux Alpes notre adieu où se mêle cependant l'espérance d'un prochain revoir :

En disant la triste parole,
Adieu !
Un secret espoir nous console,
Adieu !
Peut-être un jour nous reviendrons
Dans les champs de rhododendrons :
Pas d'éternel adieu,
Mais au revoir, s'il plaît à Dieu.

Ed. Vautier.





Au Lavanchy, Ormonts-dessus.

L'ALPE EN HIVER

Déjà quelques chutes de neige ont blanchi les montagnes, et le bétail, de retour des alpages, va de foire en foire chercher des acquéreurs. Au fond des vallées, les choucas, descendus en bandes des hauteurs, tiennent leur conciliabule annuel : posés dans les prés émaillés de colchiques, ou perchés sur les branches des arbres, ils discutent bruyamment et proclament la déchéance de l'été. Sur les routes, voitures et chars de bagages se suivent, formant une théorie triste et monotone ; ce sont les étrangers qui fuient les premiers frimas et la fraîcheur des nuits.

Et pourtant, elles sont belles encore dans leur limpidité, ces dernières journées



d'automne durant lesquelles l'Alpe se fait plus paisible et se prépare à dormir son long sommeil hivernal :

> L'ombre des sapins sur les prés s'allonge,
> Les bois sont plus bleus, et, de l'horizon,
> Le soleil blafard, sur le val qui songe,
> Met des tons pâlis d'arrière-saison.
> La neige est plus mate aux flancs des montagnes,
> Les glaciers plus froids, plus blancs les rochers,
> Et des sons très doux montent des campagnes :
> Légers carillons aux lointains clochers.

Et puis, un matin, les essaims d'une neige papillonnante viennent égayer les vallées, tout étonnées de cette clarté nouvelle. Flocons légers, flocons ailés et brillants, ils tombent après avoir dansé dans l'air leur folle sarabande aux tourbillons nombreux. Ils tombent ; et bientôt, aux jeux folâtres des premières paillettes succède la gravité des flocons plus denses, mous et cotonneux, qui vont droit leur chemin, obscurcissant l'atmosphère d'un brouillard mouvant. Epais et doux, ils se posent sur la terre qu'ils enveloppent dans une rotonde d'hermine, et avec eux l'apaisement solennel et la mélancolie des hivers descendent du ciel. Adieu les chants d'oiseaux, les murmures des sources et les frissons des vents ! Tout s'est tu : la nature, muette et résignée, assiste à son ensevelissement. A voir les flocons tomber sur le sol, on songe à ces pelletées de terre que les fossoyeurs font glisser doucement dans les fosses des cimetières. Foulant cette neige qui amortit le bruit de leurs pas, les passants circulent sur le tapis moelleux ; au travers d'un rideau floconneux, on distingue vaguement leur silhouette qui s'éloigne et





Glissement de neige au Lavanchy.

semble s'avancer vers un inconnu estompé de grisailles. Et l'on s'imagine voir l'humanité à la recherche d'un but supposé, et divaguant sur l'obscur chemin de la vie.

Mais un beau jour, cette tristesse se dissipe : le soleil brille dans un ciel pur et darde ses rayons sur les neiges qu'il fait étinceler. Tout est blancheur, tout est clarté. La neige décuple la lumière et crée un paysage nouveau qu'on aimerait comparer à une page de musique dans laquelle les tons garderaient leur valeur propre, nettement affirmée, et se fondraient ensemble, s'harmoniseraient pour composer la grande symphonie des blancs, si l'on veut me permettre cette image.



Le Lavanchy en hiver.

La neige, qui accentue les premiers plans dans les vallées, s'amuse aussi à préciser les détails de l'Alpe : sur des corniches invisibles à l'œil durant l'été, elle met sa dentelle blanche, marquant d'autant mieux le relief de la montagne.

Dans ce décor nouveau, la vie reprend ses droits : les montagnards, métamorphosés pour l'heure en bûcherons, s'en vont dans les forêts faire leur

coupe de bois. A chaque coup de scie, les vieux sapins attaqués s'ébranlent, et des pleurs de neige tombent de leurs branches frissonnantes. Un sapin élevé s'incline et bientôt, avec un long déchirement, il s'affaisse sur les rameaux des arbres voisins qui ralentissent sa chute, et s'effondre enfin sur le sol. Et la forêt en deuil laisse couler sur ce cadavre des larmes cristallisées. Alors les haches s'acharnent sur ce corps mort qu'elles vont transformer en squelette : elles ébranchent, elles écorcent, ne respectant que le tronc, qui gît, semblable à une longue épine dorsale portant encore quelques moignons de côtes.

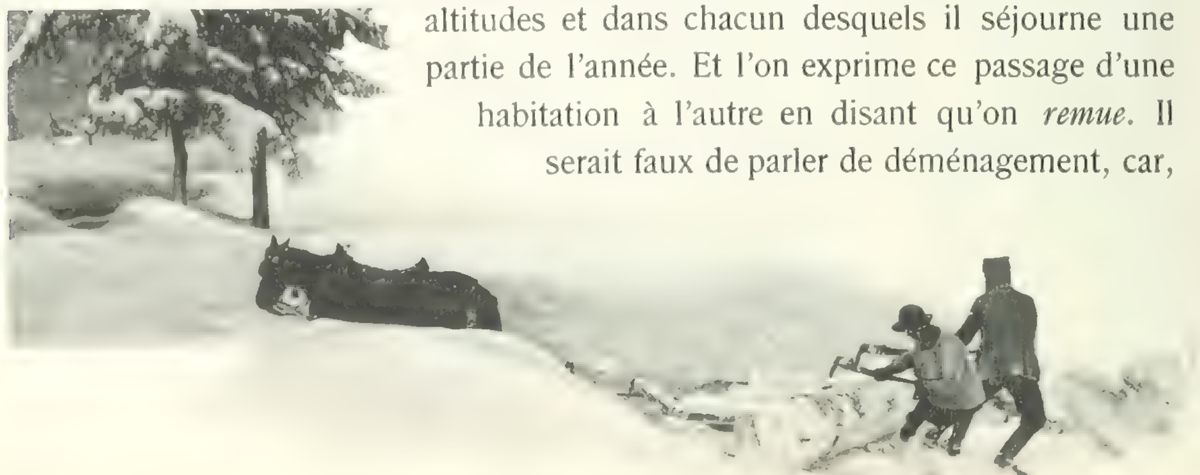
Ainsi préparés, les sapins sont sortis de la forêt et chargés sur des traîneaux qui les amènent à la scierie. Il n'est pas toujours facile d'effectuer ces transports dans une neige abondante où les chevaux enfoncent parfois jusqu'au poitrail. Il me souvient d'avoir vu un de ces convois cheminer sur des pentes fort roides : la jument, une vieille bête de trait qui, depuis longtemps, était habituée à ces exercices, s'était presque assise sur son train d'arrière, et, les pieds de devant tendus, se laissait descendre



Col du Pillon, cascade du Dard et Sex Rouge.



avec une sage lenteur. Ces traîneaux, sur lesquels on charge le bois et le foin qu'on veut transporter d'une grange à l'autre, tiennent aussi lieu de char funèbre. On les voit glisser sans bruit vers le cimetière, tandis que derrière eux se déroule le cortège des parents et des amis, hommes et femmes qui accompagnent le défunt. — Jadis, dans la vallée des Ormonts, c'était l'habitude qu'on offrît un petit repas aux invités venus pour la circonstance : c'est ce qu'on appelait la *fîta*, — la fête. Cette coutume se justifie si l'on songe que d'aucuns, habitant à grande distance, avaient à faire un long trajet dans les neiges pour assister à la cérémonie. Par malheur, cette agape finit par prendre trop d'importance : on arrosait copieusement le fromage, dans lequel les uns « taillaient des escaliers que d'autres aplanissaient ». Et quand enfin M. le pasteur venait faire « un bout d'enterrement », on n'était pas toujours à même d'écouter ses exhortations avec tout le sérieux désirable. Aussi ne faut-il pas trop regretter la disparition de cet usage qui donnait lieu à des abus. D'autres coutumes se sont conservées par la force des choses, une entre autres, qui oblige les montagnards à *remuer*. Tout propriétaire un peu aisé possède plusieurs chalets construits à différentes altitudes et dans chacun desquels il séjourne une partie de l'année. Et l'on exprime ce passage d'une habitation à l'autre en disant qu'on *remue*. Il serait faux de parler de déménagement, car,



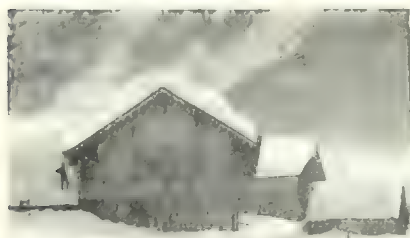


Un enterrement au Sépey.



ces demeures restant toujours meublées, le propriétaire n'a qu'à se transporter lui-même, avec sa famille et son bétail seulement, dans le nouveau domicile. Gens et bêtes s'en vont donc à la file indienne, et leur défilé au milieu des prairies blanches présente un tableau des plus pittoresques. Les vaches s'avancent à pas lents dans le chemin étroit bordé de deux talus de neige. Parfois l'une d'elles, prise de je ne sais quel caprice, saute hors du chemin frayé, dans les prés avoisinants où elle enfonce jusqu'à la panse. Alors, abaissant son mufle rose sur la neige où le soleil met des reflets éclatants, la bonne bête fouille des naseaux les paillettes légères que son souffle éparpille. Mais le fouet d'un gamin suffit à faire rentrer l'animal dans la voie tracée : l'homme n'aime pas qu'on s'écarte de la route où il promène sa banalité.

C'est ainsi que durant le jour le soin du bétail et les coupes de bois occupent le paysan, tandis que ses enfants, profitant de la relâche des travaux ruraux, s'en vont à l'école écouter les leçons du magister. Et, pour charmer les longues soirées d'hiver, la jeunesse se rassemble tantôt ici, tantôt là; joignons-nous à elle pour *coterger*, — deviser, — cela nous permettra de présenter au lecteur un intérieur de chalet. Voici la cuisine, avec son foyer formé de deux grandes pierres plates, et sa vaste cheminée homérique où l'on mettrait fumer un porc entier. Les *ételles*, — bûches minces et allongées, —





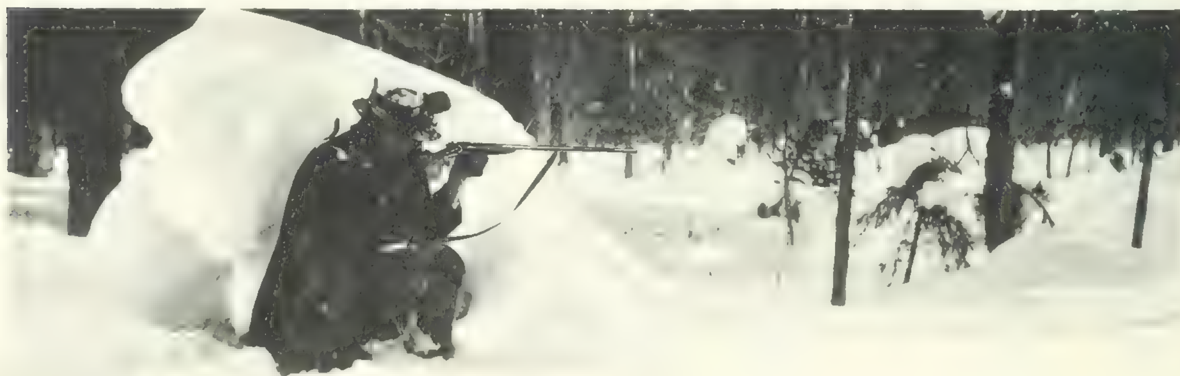


pétillent sur l'âtre et illuminent la pièce de leurs flammes gaies et claires. Deux crémaillères, l'une métallique et l'autre en bois, pendent sur le foyer et soutiennent de lourdes marmites dans lesquelles plusieurs générations ont fait cuire leur soupe. M. le Coquemar, lui, se passe de l'aide des crémaillères ; fièrement campé sur ses trois longues jambes, il domine la situation. La « bedaine » pleine et les pieds au chaud, sous la cendre, M. le Coquemar éprouve un plaisir tout bourgeois à écouter le chant de l'eau bouillante qui lui remonte jusqu'au bec, et dont il semble se gargariser. Parfois, sous l'influence de la bonne chaleur, il s'oublie jusqu'à baver sur les bûches ; au lieu de la braise rouge, on ne voit plus alors qu'une grande tache noire : le feu baisse et M. le Coquemar, calmé, avale le reste de son gargarisme. Propre et bien ordonnée sur un dressoir très simple, la vaisselle reluit, tandis que les bassines de cuivre accrochées au mur jettent de temps à autre des éclairs jaunes. Un escalier rapide, aux marches usées, conduit à l'étage supérieur où l'on arrive par une trappe percée dans le plafond de la cuisine, ce plafond bas et noirci sur lequel oscillent les ombres agrandies et peu nettes des personnages groupés autour du feu. Les citadins





aiment à prolonger ces veillées auxquelles les vieux refrains donnent une note tantôt gaie, tantôt mélancolique ou même grave. Pour leurs veillées d'hiver, les indigènes préfèrent se rassembler à gauche ou à droite de la cuisine, dans une des chambres qu'on peut chauffer, voire surchauffer, au moyen d'un poêle de pierre. Voici le meuble principal de la chambre : c'est un lit haut, très haut sur jambes, et dont le bois est décoré de motifs artistiques, fleurs de lis ou autres. Il est bon d'avoir une échelle, ou tout au moins une chaise pour y grimper. Aussi ne faut-il point s'étonner si les gens de la plaine qui viennent habiter ces chalets retardent les heures de leur coucher et de leur lever : on y regarde à deux fois





avant de tenter l'escalade ou la descente d'un tel monument ! Au surplus, prenons garde ! Là aussi le plafond est bas, et qui aurait l'ambition de se dresser trop brusquement sur son séant recevrait aussitôt une rude leçon d'humilité. Mais nous ne sommes pas entrés dans la chambre pour y dormir; regardons plutôt la jeunesse installée autour d'une table sur laquelle on voit fumer du thé bouillant. La conversation ne languit pas : petites nouvelles du jour, commentées et assaisonnées d'un grain de sel ; récits du passé, narrations de quelques aventures arrivées, l'été précédent, à des étrangers... la matière abonde et les langues se délient. Soudain, un coup de feu éclaté dans la nuit interrompt le discours commencé. Oh oh ! Maître Renard, jouez vos tours à Ysengrin, à la bonne heure ! mais n'affrontez pas nos carabines : il vous en cuirait ! La neige vous a trahi, vous Maître Renard, aussi bien que les lièvres et que certains chamois qui doivent avoir traversé la vallée ; et les chasseurs n'ont pas manqué de suivre vos traces et de se mettre à l'affût pour attendre votre passage. Et maintenant, à la lisière de la forêt où vous êtes tombé, la lune éclaire le sang dont la neige est tachée. Maître Renard est mort ce soir au coin d'un bois.







Sortis sur la galerie du chalet pour assister au dénouement du drame, les jeunes gens font à l'égor-



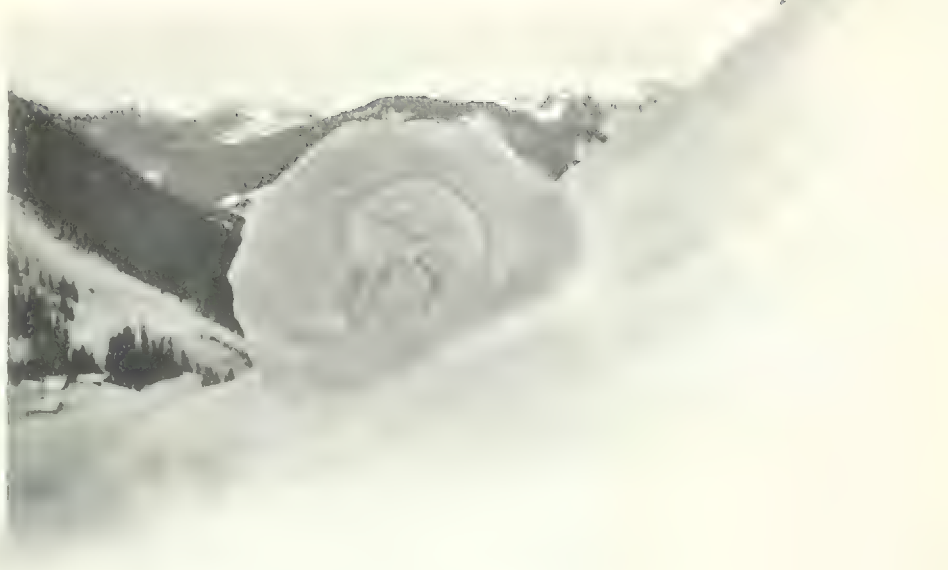
geur de poules une oraison funèbre satirique, et décident de terminer la veillée par une équipée nocturne. Et bientôt, lancées à toute vitesse, leurs luges se suivent au milieu des prés ou sur quelque piste plus battue. Ce sport attire chaque année un bon nombre d'étrangers dans diverses stations des Alpes : Les Avants, Leysin et Château-d'Œx offrent à ces amateurs des routes excellentes sur lesquelles luges et bobsleighs filent à une allure vertigineuse. L'abondance de la neige rend d'ailleurs ces pistes de montagne moins dangereuses que celles de nos villes, car le tapis épais qui recouvre les talus amortit les chocs et ne laisse en général aux culbutes que leur côté comique.





On trouverait difficilement des emplacements propices au patinage : tout au plus certain lac alpestre, dont les eaux se sont figées aux premiers froids, s'y prête-t-il quelques jours au début de

l'hiver. Mais les patins sont avantageusement remplacés par les skis, cet engin que nos Jurassiens ont emprunté à la Norvège et dont les alpinistes s'emparent à leur tour. On pourrait appliquer aux skis ce vers du vieil Horace : « Omne tulit punctum, qui miscuit utile dulci [1]. » Ils rendent en effet d'immenses services à tous ceux que leurs travaux forcent à parcourir en hiver des vallées élevées : facteurs, forestiers, gendarmes, médecins et pasteurs, autant de gens qui doivent chaque jour faire une course nouvelle au travers des neiges et qui auraient tout intérêt à employer les skis. Sans prétendre égaler les sauts prodigieux et les tours d'adresse que certains



Formation d'une avalanche.

[1] Il a remporté tous les suffrages, celui qui a joint l'utile à l'agréable.



Chalet écrasé par l'avalanche, au-dessus du Lavanchy.



spécialistes exécutent avec une grâce infinie aux courses de Sainte-Croix, on peut s'accorder le plaisir d'une promenade en skis. Profitant donc d'une de ces belles nuits d'hiver claires et froides, nous irons errer dans le pâturage d'Anzeindaz où nous avons flâné une fois déjà.

« Pas une pierre, pas une bosse, pas un creux ; tout a disparu sous un vaste tapis aux molles ondulations. Les blocs épars sont ensevelis ; les chalets ne montrent pas même le faîte de leur toit ; rien ne resserre la vue, le pied ne se heurte à rien.... A main droite s'élèvent des sommets arrondis ; à main gauche, au-dessus de longues rampes, se dressent les pics des Diablerets, noirs en hiver comme en été, et dans la zone du ciel ouverte au-dessus du col, la lune passe tranquille, versant sa lumière sur les cimes et dans les gorges : les pentes neigeuses en réfléchissent les rayons et se les renvoient de l'une à l'autre ; ceux qui tombent sur le plateau se répercutent dans l'espace et remontent vers leur source ; partout la neige scintille, et de tant de rayonnements il se forme dans le bassin du col une lueur éthérée, comme si l'air lui-même était devenu lumineux. »

Cette description a été faite par quelqu'un qui n'a jamais vu dans ces conditions le paysage dont il s'agit. Néanmoins Eugène Rambert a si bien deviné la scène qu'il n'y a presque rien à ajouter à ses paroles. Tout au plus pourrait-on dire la volupté qu'on éprouve à glisser sans bruit dans ces solitudes blanches, à travers





Chalet communal dans les alpages supérieurs d'Ormonts dessus.



Glissement de neige au Lavanchy.

lesquelles on s'imagine avancer comme une voile sur les flots. Au Creux-de-Champ, sur le versant nord des Diablerets, nous retrouverons des impressions analogues. A première vue, ce cirque colossal semble plongé dans un état de torpeur voisin de la mort. Dans ce silence impressionnant que ne troublent plus ni le grondement du torrent, ni les chutes de pierres, la vie paraît avoir abdiqué ses droits. Cependant, la lune surgit au-dessus des monts et l'œil s'habitue petit à petit au spectacle nouveau qui s'offre à lui. Alors tout le Creux-de-Champ se met à vivre, et, dans l'universelle immobilité, il y a un mouvement, un scintillement, un va-et-vient continuel. Dans la neige uniforme mille petits êtres divers affirment à leur façon leur personnalité : aiguilles, cristaux, lamelles, prismes et feuillets, tout autant de formes glacées qui lancent à l'envi des éclairs dorés, des feux rouges, des teintes roses, des tons cuivrés nuancés de violet et de bleu, gamme immense de couleurs tantôt flamboyantes, tantôt fanées. Immobile dans la neige, on se sent participer à la vie des choses.

Encore un dernier tableau, le plus merveilleux peut-être, le plus féerique : la forêt. Elle est là, profonde, pleine de mystères et de fantasmagories. Elle attire et fait peur. On désire s'approcher, contempler... et, en même temps, on détourne les yeux pour ne pas voir. La curiosité l'emportant sur la crainte, on s'enhardit jusqu'à pénétrer sous ces dômes ombreux où chaque pas provoque une émotion nouvelle. Et bientôt, oubliant les vaines terreurs, on se prend à tout admirer et l'on marche de surprise en surprise, d'étonnement en étonnement. La forêt est aussi légère dans ses détails qu'elle paraît lourde dans son ensemble. Des rayons de lune se faufilent parmi les branches ployant sous la neige et se laissent glisser le long des troncs blancs de givre. Et c'est, sous bois, un jeu savant d'ombres et de lumières. De grandes allées



Sous bois en hiver.



toutes droites séparent des rangées de sapins régulièrement plantés et qui se dressent comme autant de colonnes entre lesquelles erre le clair de lune. Le sol de ces allées étincelle sous les skis : il ressemble à une mosaïque où l'artiste aurait enchassé côte à côte rubis, émeraudes, opales, diamants et améthystes.

Recouverts d'une neige dont chaque paillette a son feu, son éclat, les sapins sont de véritables arbres de Noël ; sur toutes leurs branches brillent mille et mille lumières, couleurs fines, formes artistiques qui laissent bien loin derrière elles les



noix dorées et les fils d'argent qui font la joie des enfants de nos écoles du dimanche. Des girandoles délicates pendent des rameaux entrelacés et la neige donne aux objets qu'elle cache des formes extraordinaires, effrayantes ou simplement grotesques, mais qui sont toujours des œuvres d'art, d'un travail exquis. Il faudrait la main d'un Tœpffer pour illustrer ces lignes : elle seule saurait faire voir ces faces grimaçantes et ces bras dissimulés entre les branches ; et la moindre caricature expliquerait la métamorphose d'un bloc de rocher en ours ou en lion et celle d'un buisson en renard. On retrouverait sans doute dans ces croquis les géants, les fantômes et les squelettes dont certains arbres affectent les





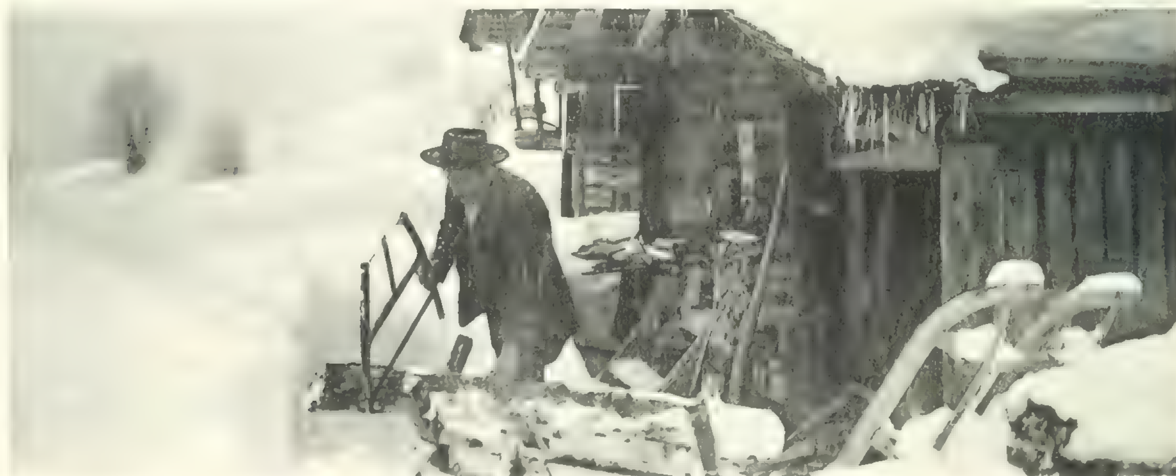
Dents de Morcles et Dents du Midi.



formes, mais que la prose est impuissante à montrer au lecteur. Le mieux sera d'aller soi-même passer la nuit dans une forêt de nos montagnes : on n'aura pas à s'en repentir.

Avant d'enlever nos skis, nous pourrons encore gravir une sommité des Alpes ; les skis, en effet, facilitent de beaucoup les courses d'hiver et grâce à eux le point culminant de la haute chaîne, les Diablerets, a été atteint sans peine par des alpinistes. On se représente ce que doit être une journée d'hiver passée sur le Zanfleuron, alors que le soleil fait resplendir les cimes des Alpes Pennines et qu'on voit, dans les vallées, les chalets détacher leurs masses brunes sur les champs de neige. Et quelles glissades ! sur ces glaciers peu inclinés et dont les crevasses, en partie comblées, sont moins dangereuses que durant l'été. Toutefois, la question des courses d'hiver est encore très débattue et les malheurs arrivés à plus d'une reprise obligent les plus intrépides à prêter une oreille attentive aux critiques. Il serait seulement à souhaiter que la presse évitât de lancer des accusations de témérité au lendemain d'un accident : c'est là un manque de tact qui ne peut qu'ajouter à la douleur de ceux qui pleurent un des leurs.

Ces courses ne sont pas nécessairement plus dangereuses que les autres, mais elles s'inspirent souvent de règles différentes, et ce qui est bon en été devient par-



fois mauvais en hiver. Tel passage, en revanche, sera plus facilement franchi en hiver. Il faut surtout se rappeler que les neiges n'ont plus à certaine saison les qualités qu'elles avaient auparavant. Sans vouloir entrer dans des détails trop techniques, nous nous bornerons à exhorter les alpinistes à la prudence, de façon à diminuer autant que possible le nombre des accidents et à faire tomber les préjugés que d'aucuns ont encore contre ces ascensions destinées, je l'espère, à se généraliser peu à peu. Aussi bien la conquête de l'Alpe n'a-t-elle pas été faite d'un seul jour.


Erables aux Plans.

Et nos détracteurs, d'autre part, voudront bien s'abstenir de blâmer ceux qu'ils ne peuvent pas comprendre. Savez-vous ce qu'ils vont chercher sur les hauteurs ces hardis montagnards qui ne craignent pas d'exposer leur vie pour rester fidèles à leurs Alpes ? Savez-vous quelle force irrésistible les conduit là-haut ? quel besoin d'idéal ? quel amour ?

« Celui qui reste sur sa chaise ne fait jamais un faux pas, a dit Renan. Mieux vaut, après tout, marcher en avant avec quelques risques que de rester



éternellement stationnaire dans le médiocre. » N'est-ce pas, en effet, infiniment plus beau de laisser s'épanouir son âme librement, de la laisser prendre son libre essor vers les régions qu'elle demande ?

Nous reprochera-t-on d'aller chercher sur les montagnes des énergies nouvelles, des sentiments meilleurs et de ces pensées qui semblent s'élever avec les cimes et s'agrandir en même temps que les horizons s'élargissent ?

Dira-t-on jamais assez tous les bienfaits dont nous sommes redevables à l'Alpe ?... Les savants nous la montrent distribuant aux vallées et aux plaines ses eaux issues des glaciers et qui vont au loin fertiliser les prairies et favoriser l'industrie. Ils savent y lire l'une des plus grandes pages de l'histoire de la terre, une de ces pages qui élèvent l'esprit humain auquel sont révélées les révolutions dont notre planète fut jadis le théâtre. Ils nous la montrent vivifiante et salutaire pour notre corps malade. Les peintres nous ont dit ses beautés tragiques et ses grâces. Les poètes y ont puisé les symboles où





se reflète notre vie ; chroniqueurs et historiens nous la présentent héroïque, et les stratèges nous en font un rempart, gage sûr de notre indépendance. Les esprits religieux eux-mêmes y ont vu l'image de ces sommets éternels sur lesquels ils cherchent à nous entraîner.

Pourquoi continuer une énumération qui n'en finirait plus ?

Il suffit de dire que l'Alpe donne à l'homme de grandes leçons, pour peu qu'il sache les écouter : leçons de patriotisme d'abord, — hélas ! trop nécessaires de nos jours ; — leçons morales aussi, de persévérance, de travail et d'amour. De ses adeptes elle sait faire des hommes, dans le sens le plus noble de ce mot : des hommes forts, sains et moraux ; capables de lutter, de souffrir et d'aimer ; des hommes qui veulent aimer la vie et qui se donnent à elle, heureux de l'affronter malgré ses vicissitudes et de la vaincre.

Ne les jugez donc pas, vous que la fée blanche n'a point frappés de sa baguette, et qui coulez vos jours à la plaine, ignorants des beautés et des vérités que l'Alpe révèle à ceux qui vivent dans son intimité. Si vous deviez entendre encore le récit de quelque accident de montagne, ne vous hâtez point de maudire l'Alpe homicide :



Champ Pèlerin, route des Ormonts.

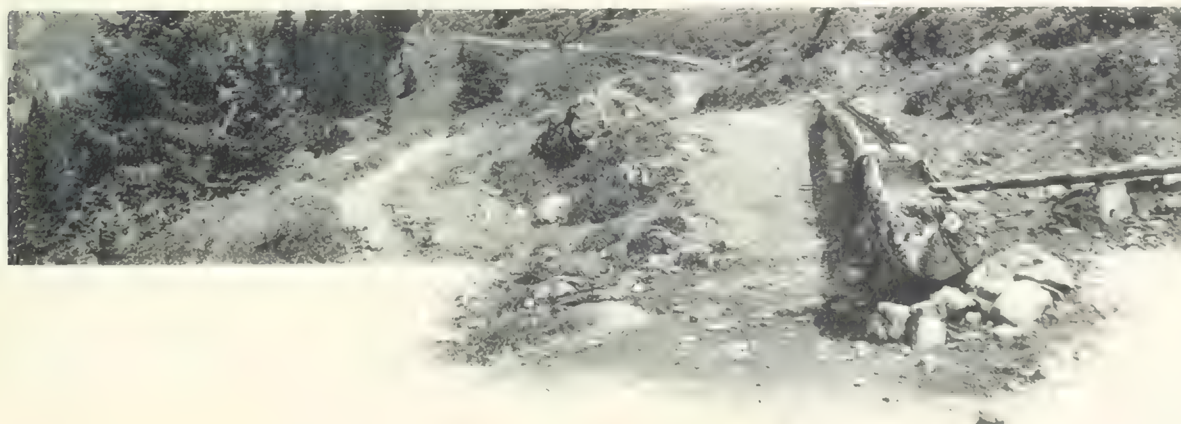
qui sait ce qu'ils auraient à nous dire, ceux qui ont trouvé la mort sur la montagne ! Mêlant leur âme pure à la blancheur des neiges, ils se sont endormis là-haut, face au ciel, sur les sommets perdus. Pour les bercer dans leur dernier sommeil répétons les vers que Jaques-Dalcroze adressait à l'oiselet « lassé de la terre entière », et qui vient expirer à son nid désert :

Qu'il meure ! — Qu'il meure
Près de l'Alpe blanche et du sapin vert !





TABLE





A la Murée. Ormonts-dessus.





GEORGES BRIDEL & Cie ÉDITEURS

E.REYMOND, REL.-LAUSANNE